LES EPISTRES MESLEES

DE

M. IOSEPH HALL *Docteur Anglois & Doyen de Wigorne.*

Nouvellement mises en François par TH. IAQVEMOT G.

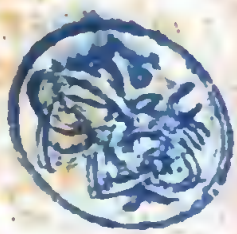
A GENEVE,

CHEZ PIERRE AVBERT,

Imprimeur ordinaire de la Republique & Academie.

M. DC. XXVII.

Auec priuilege.



BIBLIOTECA ROMA

A

Noble Treſ-vertueux &
Treſ-honoré Seigneur,

JACOB ANIORRANT
ANCIEN CONSEILLER ET
Syndique de la Republique
de Geneue, Seigneur de
Souilly, &c.

MONSIEVR,
Ie me ſentiroye à bon droit coulpable d'ingratitude enuers vous, ſi apres les diuers teſmoignages de bien-vueillance qu'il vous a pleu de continuer en

mon endroit il ne m'en reſtoit un iuſte reſſentiment auec vn ſyncere deſir de les recognoiſtre par des humbles ſeruices.

En attendant donc qu'il plaiſe à Dieu m'en faire naiſtre l'occaſion, ie me ſuis cependant ſenti obligé de vous faire part de mes petits labeurs, ſur l'eſperance que i'ay qu'ils trouueront vers vous un refuge favorable, vous dediãt ceſte premiere partie des Epiſtres du Sieur Ioſeph Hall Docteur Anglois, leſquelles i'ay traduites en noſtre langue Françoiſe, pour faire le public participant des bõs & ſalutaires enſeignemens & conſeils qui y ſont contenus, eſperãt qu'il en receura non ſeulemẽt beau-

beaucoup d'utilité, mais aussi beaucoup de plaisir de la varieté de tant de dignes subiects, soit pour la Religion, soit aussi pour la Police & les mœurs, qui y sont traitez par l'Autheur : en quoy aussi bien qu'en toutes les autres parties de ses œuures, il a fait paroistre quelle est l'excellence & vigueur de son esprit & iugemẽt. Et combien que ces Epistres soyent addressees à des particuliers, neantmoins puis que le subiect en est commun, i'estime aussi que l'usage & le profit en doiue estre commun.

C'est pourquoy, MONSIEVR, *ie me suis volontiers employé en ceste œuvre pour tesmoigner selon-*

la petiteſſe de mon pouvoir, la grãdeur de mon affection au bien du public, vous priant d'accepter en bonne part ce petit teſmoignage de mõ humble ſeruice, & comme le propre des ames genereuſes eſt de regarder pluſtoſt la ſincerité de l'intention que la petiteſſe du preſent, le recevoir comme arrhe & ſymbole du deſir que i'ay de me dire touſiours

MONSIEVR,

Voſtre treſ-humble & treſ-affectionné ſeruiteur

TH. IAQVEMOT.

EPIS-

LES EPISTRES MESLEES DE M. Ios. Hall.

A TRES-HAVT, PVISSANT ET SERENISSIME Prince, HENRY Prince de la grand' Bretagne, fils & heritier apparent de noſtre Souuerain Seigneur, IAQVES, Roy de la grand' Bretagne, &c. Toute gloire en l'un & l'autre monde.

TRES-HAVT ET SERENISSIME PRINCE,

Ce n'eſt point

par preſomption de quelque dignité que j'eſtime eſtre en mes labeurs, qu'ils ont oſé prẽdre vne ſi haute viſee. Vn moindre patron euſt eſté ſuffiſant pour un plus grãd ouvrage. Ce ſeroit bien aſſez pour moi ſi quelque choſe miene pouuoit meriter d'eſtre expoſee à la veuë du commun: ou ſi je pouuois tirer de moi meſme quelque choſe digne d'un judicieux lecteur. Ie ſçay bien que voſtre Alteſſe ne manque ni de preſents ni de conſeils; preſents de la part des eſtrangers, conſeils de ceux qui vous enſeignent, à nuls deſquels je ne pourrois eſtre eſgalé à cauſe de ma foibleſſe. Le devoir ſeulement me garãtit de ce blaſme: car j'euſſe reputé à injuſtice de vouër & conſacrer le fruict de mon labeur

labeur à autre qu'à mon Maistre, lequel j'ay aussi recognu autant gracieux & benin, que je lui suis fidelle & loyal. Neantmoins, puis que les bonnes affections mesmes ne peuvent trop excuser la vileté de quelques dons addressez aux Princes, de peur que, cependant que ma modestie rend mõ ouurage mesprisable, je ne l'expose à l'hazard d'estre rejetté. Je dirai que Vostre Clemence trouvera ici de la varieté, non sans profit. Ie hay le Theologiẽ qui ne s'estudie qu'à complaisance, & avec cela, tient qu'il soit impossible à l'homme, qui ne complaist pas tousiours, de profiter à autrui. Et si, cependant que mon stile s'occupe & arreste sur le subject d'autrui, quelq̃ profit spirituel en peut

revenir par maniere de reflection à voſtre Alteſſe, je me reputerai trop heureux, eſtimant touſiours que je n'aurai pas eſté inutile en ma vie, ſi par mes meilleurs eſtudes je peux rendre quelque bon office à voſtre ame. D'avantage (ce qui en ces temps eſt trouvé aſſez louable) Voſtre Clemence trouvera ici une nouvelle maniere de diſcours par Epiſtres; nouvelle à noſtre langue, mais couſtumiere aux autres; & (cõme la nouveauté n'eſt jamais deſnuee de deffenſe) plus libre & plus familiere. Ainſi nous diſcourons ſeulement avec nos amis par noſtre plume, & nous nous exprimons non moins aiſément, mais bien plus clairement.

Quel qu'il ſoit, comme il ne peut eſtre aſſez bon pour me-

riter

riter ceſt honneur, ainſi l'honneur qu'il recevra de la protection d'un tel Patron le rendra digne d'eſtre reſpecté des autres. Ie prie Dieu cependant, qui eſt le Dieu des Princes, qu'il lui plaiſe de garder & proteger voſtre perſonne, de rendre vos graces accomplies & parfaites, & de vous faire obtenir autant de faueur au ciel que vous poſſedez d'honneur en terre.

Le treſ-humble & treſ-affectionné ſeruiteur de V. A.

Ios. HALL.

TABLE
DES EPISTRES
DE LA PREMIERE PARTIE.

Decade I.

Ep. I. A Iacob Wadsworth nouuellement reuolté en Eſpagne.
Complainte touchãt ſon depart, & perſuaſiõ à s'en retourner.
II. A Monſeigneur & Patron le Milord Denny Baron de Waltham.
Touchant le meſpris du monde.
III. Au Milord Hay.
Touchant le vray honneur.
IV. A Mr Newton Precepteur du Prince.
Conioüiſſance pour les bonnes eſperan-

esperances de nostre Prince avec un souhait portant advis.

V. A Messire Thomas Chalenor Cheualier.

Rapport de quelques obseruatiõs faites en mon voyage.

VI. A Messire Dauid Murray Cheualier.

Des miracles de nostre temps.

VII. A Mr Guillaume Bedell à Venize.

Lamentation de la mort de nos derniers Theologiẽs & exhortation à les imiter.

VIII. A Monseigneur le Comte d'Essex.

Aduis pour ses voyages.

IX. A Messire Robert Drury Cheualier & à sa Dame.

Touchant mon depart d'avec eux.

X. Escrite à Mr I.B. & dediee

à mon Pere M^r. J. Hall.
Contre la crainte de la mort.

Decade II.

Ep. I. A Messire Robert Darcy Cheualier.
L'estat d'vn vray Chrestien, mais qui est foible.
II. A Messire Edmont Bacon Cheualier.
Du benefice que l'on reçoit de la vie priuee & retiree.
III. A Mr Iehan Whiting.
Discours Apologetique touchãt le mariage des personnes Ecclesiastiques.
IV. A ma sœur, Mad. B. Brinsly.
Qu'il ne faut pas s'attrister pour les douleurs & afflictions.
V. A Monsr Hugh. Cholmley.

Touchant

Touchant la metaphraſe des Pſeaumes.

VI. A Mr. Samuel Sotheby.
Preface à ſa relation des affaires de la Ruſſie.

VII. A Staniſlaus Buchinski, n'agueres Secretaire de Demetrius Empereur de Ruſſie.
Du confort & conſolation qui procede de l'ẽpriſonnement.

VIII. A mon Beau-pere, M. George Wenyffe.
Exhortation à allegreſſe Chreſtienne.

IX. A M. W. R. Dediee à M. Thomas Burtz.
Conſolations contre l'affliction immoderee prouenante de la mort des amis.

X. A M. I. A. Marchand.
Contre l'affliction procedãte des pertes mondaines.

PREMIERE PARTIE DES EPISTRES MESLEES DE Jos. Hall.

Comprinſes en deux Decades.

Epist. I.

A Iacob Vvadſvvorth nouuellement reuolté en Eſpagne.

Complainte touchãt ſon depart, & perſuaſion à s'en retourner.

QVe mon ſtile eſt malheureuſemẽt chãgé! Helas me faut-il eſcrire à un ami, ains à un frere,

frere, comme à un Apostat ou à un adversaire ! S'il semble estre rude, c'est vous qui l'avez changé en vous changeãt vous mesme. Nous vivions autrefois dans l'enclos de mesmes murailles, en une amiable societé; & exercions une charge honorable en un mesme Dioceſe; mais maintenant nous sommes eslongnez de païs, &, ce que ie lamẽte le plus, separez d'Egliſe. Vous vous en estes allé, & nous demeurons esbahis. C'est une choſe ordinaire, quoi que lamẽtable, à une brebis de s'esgarer par sa simplicité; mais c'est choſe plus rare & scandaleuſe à un Pasteur de se fourvoyer. Je n'oſe par trop me fier à une cõscience aveuglee, pour avoir d'elle quelque favorable audience: car ceux qui d'un

lieu clair & illuminé, vienent en un lieu obſcur & tenebreux, ſont d'autãt plus aveugles que leur lumiere eſtoit grande ; & le plus pur yvoire devient par le feu d'autant plus noir qu'il eſtoit beau & pur auparavant. Neãtmoins, dites-nous, ie vous prie, ſuivãt voſtre anciene ſincerité, & ces eſtincelles de biẽ, qui, comme j'eſpere, demeurẽt encor couvertes ſous les froides cendres de voſtre revolte, dites nous, di je, que c'eſt, qui vous a diviſé d'avec nous ? les motifs, qui vous ont induit à ce faire, ſeront une fois examinez devant une plus haute Juſtice ; partãt n'ayez honte d'expoſer à la foible veuë du monde ce qu'une fois voſtre Juge, qui ne peut eſtre abusé, verra evidẽment & redarguera. Qu'avez-

vous

vous veu, & qu'avez vous ouï de nouueau, qui puisse ainsi violenter une ame resolue, & la faire changer, ou la mettre en suspends? Si vos raisons sont inuincibles & irrefragables, informez-nous en, afin que nous vous puissions imiter: mais si elles sont frivoles & legeres, cõme elles sont en effect; retournez à nous; retournez & ne reputez point à honte d'avoir erré; mais sçachez que de continuer à errer, la honte qui en procede est iuste. Quelle si grãde beauté avez-vous apperceuë en ceste Paillarde contrefaite & fardee, mais laide & difforme, qui vous doive tant enchanter que de vous oublier vous mesme, & mespriser le chaste amour de l'Espouse de vostre Sauveur? Je l'ay veuë au

meſme temps en ſa plus belle ſplendeur; mais ie veux bien eſtre le plus miſerable du monde, ſi i'ai peu apercevoir en elle aucune choſe digne d'eſtre aimee. Je l'ai veuë & l'ai deſdaignee & meſpriſee; vous l'avez veuë & l'avez adoree: mais pleuſt à Dieu que voſtre adoration fuſt autant eſlongnee de ſuperſtition, que mon deſdain & meſpris eſt exempt d'impieté. Que Dieu iuge entre nous, lequel de nous deux a failli en ceci; Que les hõmes meſmes qui ne ſont enyvrez de ces lies Babiloniques, en ſoyent iuges. Combien de temps demeureroit quelque œil indifferent à contempler ces comiques & abſurdes actions qu'on voit en vos miſteres qui devroyẽt eſtre ſacrez (comme

ſont

sont vos exorcismes magiques, les rasemens de vostre Clergé, vos humbles prosternations, vos impures onctions, vos signes de croix, vos encensemẽs, aspersions, faux miracles, ridicules processions, lampes & chandelles allumees en plein midi, bapteſme des cloches, ventes de pardons, tournoyemens de chappelets, superstitieuses consecrations de chandelles, cire, cendres, palmes, chresme, habits, roses, espees, eau, sel, les solennitez Pontifiques de vostre grand Maistre, & tout ce que vostre nouvelle mere a de plausible, outre tout cela) devant qu'y voir rien digne d'autre chose que de mespris? Qui ne desdaigneroit d'estre fait proselite par tels badinages? Vostre memoire propre

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ne ſe peut-elle point reſſouvenir de ces ames vrayement religieuſes, qui ayans recerché Rome comme Papiſtes reſolus, ont quitté le monde comme ſaincts Martyrs; mourans pour avoir deteſté ce qu'ils eſtoyẽt allé adorer ? D'où vient cela? Ils ont ouï & magnifié ce qu'ils ont depuis veu & abhorré. Le feu de leur zele les a fait entrer dans les flammes du martyre. Leurs eſperances innocentes leur promettoyent de trouuer la religion ; mais ils n'ont rien trouvé qu'une vaine pretention ; & au lieu de deuotion, n'ont trouvé qu'idolatrie : ils ont veu, haï & ſouffert, & regnent maintenant; au lieu que temerairement & de voſtre plein gré vous voulez perdre voſtre ame là, où les autres l'ẽt trou-

vee en la voulant perdre. Vostre zele meurt là où le leur a commencé à viure: vous prenez plaisir de vivre là où ils ont seulement voulu mourir. Ils nous consoleront au lieu de vous; ils s'esleveront une fois en iugement contre vous; veu qu'ils ont mieux aimé mourir dans les ardentes flammes de ce feu, que de vivre en l'obscurité de leurs erreurs, au lieu que vous aimez mieux mourir dans les tenebres Egyptiennes d'erreurs que de vivre en la plaisante lumiere de la verité.

Helas! qu'attendrons-nous de vous? une repentance trop tardifve, ou une obstination en erreur? qui sont deux choses miserables. Serez-vous un *Spera* ou un *Staphyle*? Vos amis, & vous mesmes souhaiteriez plu-

ſtoſt que ne fuſſiez point né que d'eſtre l'un ou l'autre.

O toi, qui es le grand Paſteur, grand en puiſſance, grãd en miſericorde, qui laiſſes les nonãte & neuf brebis pour en r'amener une, r'ameine cette tiene brebis eſgaree, ſi tel eſt ton bon plaiſir; r'ameine-la, redui-la en ton parc, quoi que par honte, ou par mort. Si ſeulement il peut retourner au giron de ton Egliſe, & en ta grace, il ſuffit. Je ne ſçai ſi noſtre commune Mere conçoit plus de pitié de voſtre perte, ou de deſdain de ſe voir ainſi privee d'un fils; nõ pour beſoin qu'elle ait de vous, ains pour la pitié qu'elle en a, & pour l'amitié qu'elle vous porte. Car cõbien d'ames (penſez-vous) y a-il mieux inſtruites, qui tous les

iours

iours retournent à troupes en son giron, ayans secoüé le joug de leur Antichristianisme pour respirer librement sous la verité de l'Evangile, & l'embrassans de grande affection ? Elle vous lamente; non pour crainte qu'elle ait d'estre delaissee de vous, ains pource qu'elle sçait bien que vous aurez faute d'elle. Regardez les larmes qu'elle iette à vostre occasion, & ayez seulement autant de pitié de vous mesmes qu'elle. Et pour descẽdre de vostre Mere à vostre nourrice; ceci est-ce le fruict d'une telle education? vostre ieunesse n'a elle pas esté employee en une societé, conduite par un si bel ordre, un gouvernemẽt si exact, des loix si sages, un soin si religieux (iaçoit qu'elle fust nostre, ie la

College d'Emanuel à Cãbrige.

louërai neãtmoins à voſtre hõte) que nonobſtãt toutes leurs iactances, elle peut iuſtement conteſter le prix contre celles de Rheims ou de Doüay; ou contre quelque autre, ſi vos Jeſuites ont peu trouver quelque lieu plus net & plus digne d'oſtentation? Et pourriez vous bien ſortir frais & non aſſaiſonné du milieu de ces eaux ſalees? Toutes ces pluyes celeſtes ſeroyent-elles bien tombees arriere de vous ſans vous arrouſer, cependant que, comme la viſion de Gedeon, vous eſtiez deſnué d'humeur. Nul de ces divins principes, dõt voſtre ieuneſſe a ſemblé d'eſtre abbrevee, ne vous redarguera-il en vos nouvelles erreurs? Helas! combien eſtes-vous diſſemblable à vous meſme & à

voſtre nom ? Jacob a luicté avec un Ange & a eſté le plus fort, mais conteſtant ſeulemẽt avec un Jeſuite vous cedez. Jacob a ſupplanté ſon frere, & Eſau vous a ſupplanté. Jacob a changé ſon nom en un meilleur par le moyen de ſa vaillante reſiſtence ; mais vous par voſtre laſcheté de courage en cedant avez perdu le voſtre. Jacob a debatu avec Dieu pour obtenir une benediction; mais vous, ie crain de le dire, debatez contre lui pour recevoir une malediction; car nulle meſure commune de haine, ni d'oppoſition ordinaire ne peut ſuffire à un cœur revolté ; ou bien il faut que vous ſoyez deſeſperément violent, ou que vous ſoyez ſoupçõné. Le Tout-puiſſant d'Iſraël vous releve

de voſtre cheute (car il le peut faire) vous retire de vos eſgaremens, & vous face finalement la grace de confondre le diable, d'abandonner voſtre maraſtre, de recognoiſtre voſtre vraye mere, de contenter le monde, & de ſauver voſtre ame de perdition. S'il en arriue autrement, ie dirai de vous, cõme diſoit Jeremie touchant ſes Iſraëlites (ſi ce n'eſt encor avec plus d'indignation) *Mon ame pleurera en ſecret à cauſe de voſtre revolte, & mes yeux decouleront en larmes, d'autant qu'une brebis du troupeau de l'Eternel eſt emmenee captive.*

Epist. II.

A Mõſeigneur & Patron le Milord Denny Barõ de Walthã.

Tou-

Touchant le meſpris du monde.

MONSEIGNEVR, comme ma langue, ma plume & mon cœur ſont tous dediez à voſtre ſervice, lors que, à cauſe de la diſtance, vous ne me pouvez ouïr, il faut que vous me voyiez dans mes lettres. Vous eſtes maintenant au Senat du Royaume, ou parmi la grande affluence de peuple qui eſt en la ville, ou peut eſtre (quoi que plus rarement) en la face royale de la Court: qui ſont tous lieux propres pour le rang que vous tenez. Toutesfois permettez moi de r'appeler voſtre eſprit de tous ces lieux en ſon ſeiour celeſte, & de vous monſtrer le repos & la tranquillité au milieu des affaires; combien que i'aye plus de ſujet d'uſer

de loüanges que d'admonitiõs, & confeſſer devant coup que mon conſeil eſt ſuperflu, d'autant que par voſtre ſaincte diligence vous l'avez prevenu: car vous ſçavez ne donner à ces lieux que la moitié de vous meſme, employant la meilleure & principale partie à des fortes occupations : voſtre ame en eſt touſiours retiree & reſervee. Vous avez apris à uſer de ces choſes mondaines ſans y mettre voſtre affection: & ſçavez ſagement diſtinguer le meſpris Chreſtien d'avec la ſtupidité Stoïque; & avez longuement fait du monde, non voſtre Dieu, ains voſtre eſclave. Et de fait, (pour me donner un peu carriere en un diſcours hardi & libre) quel autre reſpect merite-il qu'on lui porte?

Ie

Je l'adoreroye en me prosternant devant lui, si i'y pouvoye apercevoir quelque Maiesté qui le peust rendre venerable: peut estre qu'il ne m'aime pas tant que de me faire voir ce qu'il a de meilleur; Je l'ai assez cerché, & ai veu ce apres quoi les autres ont resvé, & me suis esbahi de leur folie. Partant, comme ie n'ai iamais rien peu voir ici bas que vanité & misere, ie peux bien esperer de voir là haut des choses meilleures.

Qu'est la renommee sinon une vaine fumee? & qu'est le metail sinon bouë & pousliere? & le plaisir sinon une pillule sucree? Quelques mignons ou vergalans condamneront ceci comme voix d'un Escolier melãcholique: mais ie dis ce qu'ils sentiront & confesseront vn

iour. Quoi que ie n'aye iamais eſté tel, i'en ai veu neantmoins d'autant heureux qu'il eſtoit poſſible d'eſtre ſelon le monde ; & toutesfois ie n'en ai iamais veu qui euſſent plus de meſcontentemens. Leur vie n'en a pas eſté plus longue ni plus douce, ni leur cœur plus ioyeux, ni leurs repas plus plaiſans, ni leurs nuicts plus tranquilles, ni leurs ſoucis, ni leurs complaintes moindres. Bien en avons-nous cognu qui ont perdu toute leur ioye, quand ils ont trouvé des richeſſes ; & en meſme inſtant ceſſans d'eſtre pauvres ont ceſſé d'eſtre ioyeux. Et iaçoit que tous ces delices terreſtres ſeroyent ſolides, neantmoins cõbien ſont-ils courts & de petite duree ? & ſ'ils pouvoyent eſtre de longue

duree, neantmoins comme ſont-ils corrompus! Et combien qu'ils ne ſeroyent point corrompus, ils ne ſont pourtant que comme un bon iour entre deux ácces de fievre, ou comme une lueur de Soleil entre deux tempeſtes. Et encor qu'ils ſeroyent de longue durée, l'amertume de leur fiel excede la douceur de leur miel. Ce terroir ne r'apporte rien qu'un fruict inutile, ou de meſmes que le riuage de la mer morte, produit de belles pommes, qui ſous une belle couleur vermeille, n'ont rien que de la pouſſiere. Toutes les fleurs de ce iardin ſont piequantes ou de mauuaiſe odeur: Si elles ſont de ſouëfve odeur, elles sõt environnees d'eſpines; & ſi elles n'ont point d'eſpines, elles

ont un flair ennuyeux & nuiſible. Or ſus donc, vous ſages Paraſites & idolatres, dreſſez des riches manoirs, & ſacrifiez à voſtre Dieu, le Monde, & taſchez de lui complaire par vos abiectes & ſerviles devotions; vous attendrez bien long tẽps devant que telle Religion vous rende heureux. Vous quitterez finalement ces autels & les laiſſerez vuides & couverts de triſteſſes. Combien nous eſt-il aiſé à nous Chreſtiens d'inſulter par telles raiſons le mondain qui repute ſa condition digne d'eſtre enviee? Combien nous eſt-il aiſé de reietter le monde avec un deſdaigneux refus; & quand il nous fait dire par le Diable, *Ie te donnerai toutes ces choſes*, lui rendre la reſpõſe de S. Pierre, *Que ton or & ton argent;*

argent periſſe avec toy. Combien nous eſt-il aiſé de ne reputer perſonne ſi miſerable que ceux qui ſe ſont enrichis par les iniures qu'ils font, & s'aggrandiſſent par les maux ſecrets dõt ils ſont coulpables? Les richeſſes & honneurs qu'on acquiert par les meilleures voyes ne sõt que vanité: mais ceux qui s'acquierent par des voyes iniques ſont une grande charge & un peſant fardeau. Quand ils ſont les plus fleuriſſans à peine dõnent ils quelque contentement: mais quand ils ſont deſcheus, ils ne laiſſent que tourment & angoiſſe.

Helas! comme s'accordent mal un bel habit & un cœur pourri? Que ſert il d'avoir un tiure haut & magnifique avec un enfer dedans l'ame? J'admi-

re la foi de Moïſe ; mais preſuposant quelle eſtoit ſa foi, ie ne m'esbahis point du choix qu'il fit. Il prefera les afflictions d'Iſraël aux delices d'Egypte : & aima mieux manger l'agneau avec des herbes ameres, que toutes leurs viandes exquiſes: car il vaut beaucoup mieux eſtre miſerable que coulpable: & de fait quelle comparaiſon y a-il de la douleur au peché? Quant à moi ſ'il eſtoit poſſible, i'aimeroye mieux eſtre en enfer ſans peché, que de poſſeder une grande gloire en terre, & eſtre meſchant. Mais, de combien ſommes-nous obligez à Dieu qui nous favoriſe de tant que de nous faire iouïr des biens terreſtres, ſans telles oppoſitions! Si Dieu vous a en meſme temps comblé d'hon-

neur,

neur & doüé de iuſtice, & rẽdu voſtre vie ſaincte & plaiſante, & vous a donné une haute condition avec un cœur bon & genereux, ce ſõt des faveurs qui vous obligent à lui en rendre graces. Il vous les faut recognoiſtre, nõ vous y appuyer. Il faut que des penſees encor plus hautes accompliſſent voſtre cõtentement. Ce que Dieu vous a donné n'eſt rien au prix de ce qu'il vous veut donner: Il a eſté liberal, mais il ſera large. Ceci n'eſt ſeulement que comme une goute pour taſter d'une pleine coupe. Attachez donc vos yeux ſur voſtre gloire future, & voyez combien peu de cas vous ferez de toutes ces gloires & richeſſes terreſtres. Vous ne commandez ici bas qu'en une petite partie du mõ-

de (grande à nous à la verité, mais petite en comparaiſon de ſon tout) là, tous les cieux ſerõt à vous. Vous commandez ici, mais c'eſt comme ſubiect : là, vous regnerez comme Roi. Ici vous eſtes reſpecté & reveré, mais quelquesfois c'eſt avec un iuſte degouſtement que vous en recevez; là vous regnerez en paix & en ioye. Ici, vous eſtes Noble entre les hõmes; là vous ſerez glorieux entre les Anges. Ici, les honneurs vous abõdent, mais ce n'eſt pas ſans diverſes afflictions & traverſes: là il n'y a rien que toute felicité. Ici vous avez quelques ioyes qui ſont courtes : là n'y a rien qu'eternité. Vous eſtes ici eſtranger : là vous ſerez en voſtre vrai domicile. Ici Satan vous tente, & les hommes vous molee-

ſtent & tourmentent, là les Saincts & les Anges vous careſſeront avec applaudiſſemẽt, & Dieu vous remplira de ſoi-meſme. Bref, la felicité qui vous accompagne ici bas n'eſt qu'un teſmoignage de ce que vous ſerez à l'advenir.

Ceci ſont penſees dignes de la grandeur, leſquelles ſi nous nous laiſſons ravir & emporter par les occupations ou les plaiſirs, nous nous privons volontairement de toute cõſolation & confort. Que ces penſees doncaſſaiſonnent & temperẽt touſiours vos ioyes, & addouciſſent vos douleurs, & que touſiours elles ſe mettent entre vous & le monde. Elles ſeulement peuvent rendre voſtre vie heureuſe, & vous diſpoſer à mourir allegrement.

EPIST. III.

Au Milord Hay.

Touchant le vray honneur.

MONSEIGNEVR, l'on ſe peut plaindre ſeuremẽt de Nature, là où la grace ſe trouve: & magnifier la grace là où elle eſt reſidente & affectée. C'eſt une faute de Nature, & non des moindres, que comme elle a des yeux troubles & esblouïs, auſſi ſont-ils mal placez. Elle regarde touſiours ou en avant ou en bas: en avant, vers l'obiect qu'elle deſire: ou en bas, vers les moyẽs: elle ne tourne iamais les yeux en arriere pour voir ce qu'elle eſtoit, ou ne les leve iamais en haut vers la cauſe de ſon bien, d'où

d'où vient que Dieu repute à choſe iuſte de retenir ce qu'il voudroit donner, ou de maudire ce qu'il donne, & d'abbrutir les ames charnelles par les choſes exterieures, en leur valeur, au deſir d'icelles, en leur uſage: au lieu que la vraye ſageſſe a les yeux clairs & bien placez, & partant aperçoit en tous evenemens ſenſibles une main inviſible qui effectue toutes choſes, & les adreſſe à leur deuë fin: voit de qui il faut dependre, & qui il faut remercier. La terre eſt trop baſſe & trop abiecte pour borner une veuë ſpirituelle. Partant nul ne peut veritablement ſçavoir ce qui appartient à la richeſſe ou à l'honneur, ſoit pour leur meſure, ſoit pour leur eſtime, ſoit auſſi pour leur uſage, ſinon ce-

lui qui eſt doüé de grace & vertu. Il ne me chaut combien de milliers de voyes il y a outre celle ci de la vertu pour parvenir à l'honneur qui n'eſt tel qu'apparemment : elles conduiſent toutes l'homme à une honteuſe cataſtrophe : ne me chaut non plus combien d'inventions on ait cerchees pour l'improuver : combien qu'elles ſeroyent auſſi profondes que l'enfer, leur fin n'eſt pourtant que perdition. Comme il n'y a point de conſeil contre Dieu, auſſi n'y a-il point d'honneur ſans lui. Il encline le cœur des Princes à faveur, & le cœur des inferieurs à obeïſſance & complaiſance. Sans lui, la main ne ſe peut mouvoir pour rien effectuer, ni la langue pour rien louër. Et qu'eſt l'honneur

neur sans cela ? C'est en vain que le monde regarde de travers celui que Dieu veut honorer : ou fait accueil à celui que Dieu veut disgratier. Que ie die donc à vostre grandeur qui sont les fauoris en la Cour celeste cependãt mesmes qu'ils errent sur la terre, ains plustost, que le grand Roi lui mesme le vous die, *I'honorerai ceux qui m'honorent* : c'est une faveur signalee aux hommes d'avoir la grace de rendre honneur à Dieu : mais d'autant que les hommes sont obligez de le faire, nous disons qu'entant que pour ce regard Dieu les honore, il donne l'honneur, parce qu'il a donné la grace de l'honorer. C'est une faveur & grace de Dieu quand l'homme est honoré de l'homme selon sa

qualité : mais quand Dieu accepte nos vœus, & ce que nous nous efforçons de faire pour ſon ſervice, comme honneur fait à ſoi, c'eſt encor une plus grande faveur que celle, par laquelle il le requiert de nous.

Telle eſt la bonté de noſtre Dieu : quiconque le ſert l'honore, & quiconque l'honore par ſon ſervice, eſt couronné d'honneur : J'en prends à teſmoin tous ſiecles, lieux & perſonnes : Qui a iamais honoré Dieu & a eſté delaiſſé de lui? Qui l'a deshonoré de ſon gré & a proſperé ? Fueilletez toutes les Memoires & Hiſtoires, & vous verrez comment les iuſtes ont touſiours eſté heureux en leurs ſucces, nonobſtãt pluſieurs dangers & diverſes tempeſtes d'oppoſitions, & comme

leur

leur fin a touſiours eſté glorieuſe: comment tous les impies & iniques deſſeins ont par leur renverſement deceu, honni & puni leurs autheurs. Je ne paſſerai pas plus outre: vous ſçavez bien vous meſme, cõme l'heureuſe experience qu'en avez euë peut iuſtifier la verité de Dieu en ceci. Le mõde vous a remarqué pour un ſectateur de vertu: & a veu comme l'hõneur vous a ſuivi: car cependant que vous recerchiez la faveur du Dieu des cieux, il vous a fait recevoir la faveur de ſon Lieutenant en terre.

Les precedentes actions de Dieu, ſont des patrons de ſes actions futures. Il vous monſtre ce qu'il veut faire, par ce qu'il a deſia fait. Sinon que vous vous laſſiez de le ſervir, il ne

peut reſtraindre ni amoindrir ſes recompenſes ou vous preſenter ſa main vuide. Honorez le touſiours, & ſon honneur ſera engagé à ne vous manquer iamais. Vous ne vous pouvez deffier de celui, que vous avez trouvé fidelle en effect. Et cependant que vous affermirez voſtre cœur en ce droit chemin de la vraye gloire, mocquez vous avec un ſecret deſdain de la vanité de ceux qui par leurs polices voudroyent faire la loi à Dieu, & ſe ſaiſir par force de l'honneur, ſans ſa permiſſion. (Dieu ſe mocque d'eux au ciel; c'eſt une ſaincte & ſeure mocquerie que celle qui eſt à l'imitation de la ſienne.) Et deplorez les voyes malheureuſes & obliques de ceux qui ne ſe ſervent de la Religiõ

que

que cõme d'un escabeau pour monter au siege d'avancemẽt, lesquels ont soin de tout, sinon d'entrer au ciel, lesquels font du monde leur but unique & asseuré, auquel ils visent, sans regarder seulement une fois à Dieu. Il y en a beaucoup qui eussent bien fait, s'ils eussent bien commencé, & bien procedé.

La fausse methode est le poison de plusieurs actes de bonne esperance. Dieu nous commande de cercher premierement son royaume avec promesses que les choses terrestres nous serõt adiousstees par dessus sans les cercher. La folle nature cerche premierement le monde; & si par hazard elle trouve Dieu en son chemin, c'est plus qu'elle n'attend, de-

ſire, & qu'elle ne ſe ſoucie de trouver, qu'eſt la cauſe que l'ũ & l'autre lui manquent, pource qu'elle ne les cerche ni l'un ni l'autre comme il faut. Pluſieurs euſſent eſté grands ſ'ils euſſent eu ſoin d'eſtre gens de bien, leſquels ſont maintenant traverſez en ce qu'ils vouloyẽt, pource qu'ils ne vouloyent pas ce qu'ils devoyent. Si Salomon euſt mis ſon cœur à pourchaſſer premieremẽt les richeſſes, ie doute qu'il fuſt demeuré pauvre & fol: au lieu qu'ayant demandé Sapience, il eut les grandeurs & richeſſes par deſſus. Pource que ſon choix fut bon, il receut ce qu'il n'avoit pas demandé. O combien eſt grande la bonté & fidelité de noſtre Dieu! il nous donne tout pour avoir recerché le meil-

meilleur. La terre sera sous nostre commandement, pource que le ciel est nostre attente.

Continuez donc, mon Seigneur, continuez heureusemẽt à cherir la Religion & à la cultiver, laissez faire à Dieu pour le reste. Soyez un patron de vertu, & il vous fera un parangon de gloire. Jamais l'homme n'a rien perdu en donnant à Dieu, sa main liberale nous retribue avec un grand surcroit ce que nous lui donnons. Faites voir à Dieu & aux hommes que vous l'honorez, & ils orront comme il proclamera devant vous, *Ainsi sera-t-il fait à celui que le Roi veut honorer.*

EPIST. IV.

A M. Newton, Precepteur du Prince.

Conioüiſſance pour les bonnes eſperances de noſtre Prince, avec un ſouhait portant advis.

MONSIEVR, Dieu vous a appellé à une grande & heureuſe charge. La garde de noſtre commun threſor vous eſt cõmiſe. Auſſi n'y a-il aucun ſervice accomparable à celui que vous rendez, tant au regard de Dieu, que au regard du monde. La peine que nous employons ſouvent à l'endroit de pluſieurs, à peine profite-elle quelquesfois à un ſeul : mais vos labeurs employez à l'endroit d'un ſeul, redondent au profit

profit de plusieurs millions. Ceci est une courte voye pour vous obliger tout le monde. Je ne vous accourage point en ce soin que vous prenez, car vous recevez plus de consolation & contentement du bon succez d'icelui, que tout le monde ne vous en pourroit donner. Le sujet mesme auquel vous employez vostre peine, donneroit courage à celui qui n'en auroit point. Je me conioüi plustost avec vous de nostre commune felicité, & des bonnes esperances que la posterité a en ce surgeõ royal & heureux. Nul ne peut estre mieux tesmoin du rare progres que fait nostre bon Maistre que vous, & moi i'ai assez veu pour croire que ie ne pourrai iamais assez rendre graces à Dieu pour

lui. C'eſt une grande benedi-ctiõ de Dieu d'avoir des Princes fructueux: mais la plus grãde grace que Dieu ſçauroit faire à un Eſtat eſt de leur donner des enfans fructueux en graces, & qui ne ſoyent pas moins eminens par la dignité de leurs vertus, que par la dignité du rang qu'ils tienent entre les hommes. La bonté d'un homme particulier n'eſt que pour lui, mais celle des Princes eſt pour tout le monde. Leurs paroles ſont maximes, leurs actiõs exemples, & leurs exemples ſont reigles. Quand ie les accompare à leur royal pere, (ce que ie fai ſouvent, non ſans contentement) ie ne ſçai ſ'il eſt plus heureux en ſoi-meſme ou en eux. Je voi tant en lui qu'en eux, ie voi, di-ie, & admire, que

Dieu

Dieu distribue aux Princes naturels des dons selon leur grãdeur. Ce sage gouverneur du monde sçait bien de quel usage sont leurs qualitez : il sçait bien qu'il faut que le chef ait tous les sens qui appartienent à tout le corps, & combien il est necessaire que les inferieurs les admirent, non moins pour l'excellence de leurs graces, que pour leur Majesté & l'authorité qu'ils ont. De là vient qũ'il donne des qualitez heroïques aux Princes : & comme il les a ornez de son propre nom, il leur donne aussi des marques & impressions speciales de son image glorieuse. Mais entre toutes les autres vertus, quel contentement est-ce de voir ces ieunes ames & ces tendres esprits si volontairement ad-

donnez à la devotion ? La Religion eſt devenue une Maiſtreſſe trop ſevere pour les ieunes & hauts courages. Rare eſt ceſte nobleſſe de ſang, qui ne recerche la liberté, & rare la liberté qui ne degenere en laſcheté. Cet exemple monſtre bien à nos Grands, comme la Majeſté peut ſubſiſter avec l'hommage, la Majeſté envers les hommes, avec l'hommage envers Dieu.

Ja ne m'adviene ce que condamne la clauſe ſubſequente de mon diſcours, mais ie croi pouvoir dire en aſſeurãce que rarement il ſ'eſt veu qu'on ait conceu de ſi grandes eſperances d'une ſi tendre ieuneſſe, & qu'un tel aage ait produit tant de ſi bons effects. Dieu vueille par ſa grace que deux maux qu'il

qu'il y a n'ayent iamais entree ni acces en sa Cour, ni aux environs d'icelle, assavoir *la flatterie* & *la desloyauté* ou *trahison*. L'iniquité des temps nous les peut faire craindre, non son inclination.

Car soit comme Anglois, soit cõme hommes, nous avons tousiours esté enclins à flatter nos Princes: mais pourquoi dõne-ie deux noms à un seul vice, couvert seulement de deux diverts habits de meschanceté? Car la flatterie n'est qu'une trahison palliee & doree, que du poison meslé dans de l'or, ce mal est plus privé & coustumier, mais non moins dangereux. Il eust mieux valu à plusieurs grands personnages de n'avoir iamais esté, que de s'estre imaginé d'estre plus que

hommes : ce qui a eſté cauſé par la flatterie, & de fait que ne peut-elle ? L'autre, qui eſt la *Deſloyauté* ou *Trahiſon* eſpand le ſang,& ceſte-ci eſpanche les vertus imaginaires des Princes. Ceſte-là les ravit aux autres, ceſte-ci les prive d'eux meſmes. Ceſte-là en deſpit des autheurs, change ſeulement leurs Couronnes,mais ceſte-ci les leur ravit pour iamais. Qui ne ſ'eſmerveilleroit en liſant l'hiſtoire de quelques Princes mal adviſez,de voir comme ils ont eſté tellement enſorcelez par les enchantemens de leurs Paraſites, qu'ils ſe ſont reputez dieux immortels, & comme tels ſe ſont laiſſez adorer?Nuls temples,ni ſtatues,ni ſacrifices, n'õt ſemblé eſtre trop de gloire à la grandeur de l'amour d'eux

d'eux meſmes. Et maintenant nulle de leurs actions ne pourroit eſtre mauvaiſe, ou malſeãte, rien ne pourroit proceder d'eux digne de cenſure, ou indigne d'admiration. Leurs taches meſmes ont eſté beauté, leurs humeurs & fantaſies, iuſtice: leurs erreurs, ſubtilité d'eſprit; leurs Paradoxes, divins; leurs exces, actions heroïques. O damnable ſerviletés des faux eſprits! qui perſuadent aux autres ce, dont eux meſmes ſe mocquent, voyant comme on le croit. O dangereuſe credulité de l'amour de ſoi-meſme! qui ſ'entretient de l'opinion de tous advantages tant mauvais, ou tant impoſſibles ſoyent-ils. Vous ferez un heureux ſervice à tous les ſubjects & habitans de noſtre royaume,

ſi vous inculquez & confirmez touſiours dãs cette ame royale une vraye apprehenſion & cognoiſſance de ſoi-meſme, & ſi vous lui apprenez à bien cognoiſtre la meſure de ſa grandeur : & depuis ſon enfance meſme à haïr le Paraſite, comme le plus deteſtable Traiſtre qui ſoit. A caſſer & briſer ces faux miroirs qui lui voudroyẽt repreſenter une autre face que la ſiene propre : A careſſer & aimer la verité toute nue, & à reietter au loin les loüanges exceſſives. Ayant une telle reſolution il peut defier le vice, qu'il face du pis qu'il pourra. Ainſi lui & la vertu debattront à qui ſe fera plus d'honneur l'un à l'autre. Ainſi une gloire vraye & ſolide l'accompagnera & le couronnera par tour.

Ainſi,

Ainſi, quand il n'aura que ce qui lui appartient, il aura tant qu'il deſdaignera d'emprunter les fauſſes couleurs de l'adulation. Continuez donc heureuſement en cette digne & noble occupation: l'œuvre advãcee avec tant de prieres ne peut manquer de ſucceder heureuſement.

EPIST. V.

A Meſſire Thomas Chalenor Chevalier.

Raport de quelques obſervations faites en mon voyage.

MONSIEVR, J'ai n'agueres voyagé contre mon eſperance, non contre le deſir que i'en avois, en partie pour

apprendre, en partie auſſi pour ma ſanté : il n'y a rien eu qui n'ait rendu mon voyage plaiſant, ſinon la fatigue du chemin, laquelle neantmoins a eſté doucement ſurmontee par la compagnie de Monſieur le Chevalier *Edmont Bacon* (qui eſt à la verité un Gentilhomme de grands merites & fort honorable) que i'ai trouvé treſpeu de ſujet de m'en plaindre. La mer irritee ſembloit ne me vouloir ſouffrir ſur ſon dos, & moi d'ailleurs ne la pouvois endurer, eſtant un elemẽt touſiours mouvant, fait ſeulement pour miracle, & pour l'uſage non pour le plaiſir. Delivré que ie fus de ce chemin ondoyant & de ce chariot flottant, ie pẽſai en moi meſme combien grande eſt noſtre folie de confier

fier nostre vie à la merci d'une vacillante piece de bois, des vents inconstants & des eaux tousiours agitees, cependant que nous pouvons aller seurement sur la terre stable & ferme. Toutes choses donc me servoyent d'enseignement, & toutes choses me delectoyent; tant prompts sommes-nous à affecter les plaisirs des pays estrangers, lesquels nous mesprriserions en nostre païs propre. J'ai veu beaucoup, & autant qu'il est possible de voir en une petite partie de terre, & en si peu de mois. Le temps m'a favorisé, car la clef de la paix avoit nouvellement ouvert les païs que la guerre avoit auparavant clos & fermez, clos (dis-ie) & fermez à tous Anglois sauf aux fugitifs ou aux prison-

niers. Toutes les civiles occurrences (comme ſont les belles villes, les mœurs eſtrangeres, les accueils & les delices que nous avons trouvé, ſont plus propres pour des autres oreilles, & pour des ſerees d'hyver: mais ie ne m'eſpargnerai point quant à quelques parties de r'aporter ce que i'ai remarqué, comme Theologien, ſans outrepaſſer les limites de ma profeſſion, & ce à vous, Monsr, qui avez fait d'avantage de chemin avec un pl^s heureux fruict d'obſervations que vous en avez faites vous meſmes. Les petits torrens meſmes ſe verſent dans les grandes rivieres, & icelles dedãs la mer. Auſſi ne deſire-ie point de vous raconter quelque choſe que vous ne ſçachiez pas, il me ſuffira de raporter

porter seulemẽt quelque chose qui soit estimé digne de memoire par les autres.

Nous vismes en nostre chemin beaucoup d'Eglises démolies, sans qu'il y restast autre chose q̃ des tristes monumens, pour donner à cognoistre au passant qu'il y a eu de la devotion & de l'hostilité en ces lieux. O miserables traces de la guerre! outre le sang espandu, la ruine & la desolation! La *furie* a fait en ces lieux ce que *l'Auarice & l'Ambitiõ* nous voudroyent faire, mais ne feront pas: car cependant que la verité regnera au dedans, elle garẽtira les murailles au dehors. Et de fait (quoi que die le vulgaire) l'idolatrie a abbatu ces murailles, & non la rage. S'il n'y eust point eu d'Hollandois

pour les raſer, elles fuſſẽt tombees d'elles meſmes pluſtoſt que de receler tant d'impietez ſous leur toict. Ce ſont des ſpectacles, non tant de cruauté, comme de iuſtice : cruauté de l'homme, iuſtice de Dieu. Mais ie m'eſbahis que les Egliſes tõbent, & que les Colleges des Jeſuites ſe dreſſent par tout. Il n'y a point de ville où il ne ſ'en baſtiſſe, ou en laquelle il n'y en ait des conſtruits ? D'où vient cela ? Eſt-ce que la devotiõ ne ſoit pas tant neceſſaire q̃. la police ? Ces gens-là (de meſmes que l'õ dit du renard) font mieux leurs affaires lors qu'ils ſont plus maudits des hõmes. Nulle ſecte n'eſt tant deteſtee par ceux de leur parti meſme, ni tãt haye de tous, ni tãt contrequarree par les noſtres, & neantmoins

antmoins ces mauvaises plantes ne laissent pas de croistre abondamment: Quiconque vivra lõg temps les verra craints & redoutez des leurs propres, qui maintenãt les haissent; verra, di-ie, devorer par ces sept vaches maigres toutes les bestes grasses, qui paissent dans les pasturages autour du Tybre. Ie prophetise ce que Pharao a songé. L'evenement iustifiera ma croyance.

Je vis à Bruxelles des Angloises, qui faisoyẽt profession de Vestales, avec un millier de façons, lesquelles ie ne sçai si elles estoyent plus ridicules ou plus magiques. Pauvres ames qu'elles sont! elles ne pouvoyent estre assez folles en leurs maisons. Je ne sçai si vous seriez plus esmeu à compassion ou

à deſdain, ou ſi vous auriez plus envie de rire de voir par quelles ſubtiles ruſes & belles pretentions ce foible ſexe a eſté attiré en telle ſervitude volontaire : & (ſi ces deux choſes ſe peuvent accorder) comme elles ont eſté volontairement cõtraintes à ſervir un maiſtre, auquel il faut qu'elles obeïſsẽt & ne peuvent obeïr : duquel à cauſe du vœu qui les tiẽt liees elles ne peuvent ſe departir, & auquel elles ne ſçauroyent cõplaire à cauſe de leur fragilité. Que s'en enſuit-il ? une repentance tardive, un ſecret malheur, une miſere irremediable. Leur zele en tel ſervice imaginaire, condamnera noſtre froide laſcheté en la profeſſion de verité.

Eſtant là, ie diſputai avec

Coſterus

Costerus Jesuite fameux (avec peut estre plus d'hardiesse que de prudence) qui est un vieillard plus opiniastre que subtil, & plus propre à conteſter & tergiverser qu'à donner quelque raison pertinente. Nostre discours fut long & extravagant, & de son costé fut fort aspre & copieux. Il parloit cõme chez soi, & moi comme estranger, en sorte neantmoins qu'il me vit modestemẽt victorieux par mes raisons peremptoires. Les particularitez de ceste dispute enfleroyent par trop mon Epistre. Il suffit que la verité a eu moins de perte que moi de gain. Estant à *Gand*, ville digne de respect, pour son antiquité, & miraculeuse pour la grandeur, nous rencontrasmes un Capucin nouice qui pleuroit

amerement, pource qu'il n'eſtoit approuvé en ſa miſere. Le raſoir avoit deſia paſſé ſur ſa teſte, & la verge ſur ſon dos: toute cette diſcipline Laconique lui plaiſoit fort bien, au lieu qu'un autre, y eſtant condamné, l'euſt iuſtement reputee à tourment. Qui l'empeſchoit? la pieté à l'endroit de ſa mere ne vouloit permettre ce qu'il reputoit pieté envers Dieu. Il ne pouvoit eſtre volõtaire mendiant, ſans que ſa mere fuſt contrainte à mẽdier contre ſon gré: Il eſtoit l'unique heritier de ſon pere, & le ſeul appui de ſa mere. Le confort de ſon vefvage dependoit de ce ſien orphelin, lequel devoit à l'heure entrer tout nud en la ſocieté des *Capucins*, de meſmes qu'il entra premiere-

ment

ment en ce monde, laissant ses biens à l'usage commun de la fraternité, une partie desquels eust pour le moins deu appartenir à elle, dont il souhaitoit le tout. De là sont procedees ces larmes. J'eus pitié de son zele mal employé, & souhaitai plustost que ie n'osai lui apprẽdre à estre plus sage. Cette secte pour la devotion, & les Jesuites pour le sçavoir, & la police, se sont fait estimer par dessus tous les autres Ordres. Mais quelle grande hypocrisie! nul Capucin n'ose prendre ni toucher de l'argent, car quant à eux comme vous sçavez bien, ils sont reputez cõme la quinte essence des esprits *Franciscains*. Ce metail leur est autant anatheme, que le lingot d'or le fut à Achan, à l'offre duquel

ils ſe reculent en arriere, comme fit Moyſe arriere du ſerpẽt, neantmoins ils meinent quelque garçon avec eux qui le prẽd & l'emporte, ſans ſe plaindre iamais ni du metail ni de la quantité. Je vis cela & m'en mis à rire, & par ce trait manifeſte d'hypocriſie, en ſoupçonnai d'avãtage de plus couverts & ſecrets. Qu'euſſe-ie fait, veu que ordinairement paroit tant ſeulement la moindre partie de ce qui eſt, & ſur tout de ce qui eſt ridicule en apparence, & l'eſt encor plus en ſa nature. A *Namurs* nous trouvaſmes ſur le faiſte d'une plaiſante montagne un perſonnage qui ſe diſoit Hermite marié, loüant ſa prudence par deſſus celle de ſes compagnõs, pour avoir ſceu choiſir une ſi alaigre ſolitude

propre

propre à avoir compagnie. De là estans passez par un plaisant passage au dessus de la douce riviere de *Meuse*, nous visitasmes le Clergé de *Liege*, riche & peuplé. L'on pourroit bien diviser cette grande ville en deux parties, assavoir de Cloistres & d'Hospitaux. S'il m'estoit permis d'esforer ma plume, je pourrois bien faire ici le Critique, nonobstant les ruines de ma philologie negligee. Ce sont des Monuments anciens, selon lesquels nostre *Lipsius* nomme ce peuple *Eburones*, ie me doute qu'on devroit plustost escrire *Ebriones*: neantmoins sans recercher d'autres memoires, je me contenterai de ce que j'en ai veu de mes propres yeux: j'eusse biẽ pourtant desiré de voir ces rues

pluſtoſt moüillees de vin que de ſang, veu qu'il ne ſ'y paſſe aucun iour ni aucune nuict qui ne ſoit fatale à quelqu'ũ. Nulle Loi, nul Magiſtrat ne pourſuit le meurtrier ſ'il ne lui plaiſt, car trois iours apres le meurtre commis on ouvre les portes, & on ferme la Juſtice: il eſt permis à la violence particuliere de le pourſuivre, mais non à la Juſtice publique, d'où il adviẽt que les uns plus hauts à la main & forcenez par l'appetit de vẽgeance, en tirent eux meſmes leur raiſon, les autres ſe contentent d'une ſatisfaction pecuniaire. O Angleterre, me penſai-ie alors, heureuſe pour la Juſtice, heureuſe pour la ſeurté: là vous trouverez à chaque coin un Marmouſet, à chaque porte un Mendiant, & à chaque

chaque table des Prestres. De là nous passasmes au *Spa*, village fameux pour ses eaux medecinales & minerales, composees de fer & de cuivre, la vertu desquelles les simples habitans de ce lieu attribuent à leur Sainct bien faicteur, le pied duquel a fait par sa pesanteur une mal formee impressiõ en une pierre de leur * *Saveur:* Eau plus saine qu'agreable, & neantmoins plus fameuse que saine. Les sauvages deserts, qui sont aux frontieres, sont peuplez de trois sortes de meschantes bestes, de brigands ou voleurs, de loups, de sorciers: combien que souvent ces deux dernieres ne soyent qu'une: car cette sauvage foreſt d'Ardennes est reputee avoir plusieurs de ces monstres, que les

* *Le nom du plus haut puits du Spa.*

Grecs nomment λυκανθρώπους, ou loups-garous, ou comme vous diriez loups ſorciers, ſorciers qui ont pris la forme de ces cruelles beſtes. Nous viſmes là aupres du village un garçon qui avoit la moitié de la face devoree par l'un de ces loups garous, en telle ſorte toutesfois que l'oreille ſembloit pluſtoſt avoir eſté coupee qu'arrachee avec les dents. Peu de iours auparavant noſtre arrivee fut executé à *Limburg* l'un de ces infidelles, lequel confeſſa eſtãt ſur la rouë d'avoir devoré quarantedeux enfans en cette forme. Il faudroit faire un trop gros volume pour bien eſpelucher ce probleme de la *Lycanthropie*, & les raiſons qu'ils m'ont alleguees de l'un & l'autre coſté rendroyent l'Epiſtre trop

trop ennuyeuſe : mais voici ce que j'en ai reſolu briefvement: Le changement ſubſtãtiel ſurpaſſe la portee de toutes les puiſſances infernales, & n'appartient proprement qu'à celui-là meſme qui a creé la ſubſtance des uns & des autres: le Diable fait en ceci le double Sophiſte, voire le ſorcier avec les ſorciers. Il trompe par illuſions l'imaginatiõ des ſorciers, & les yeux des ſpectateurs. Je ne peux omettre en ce lieu, ſãs encourir le blaſme de negligẽce, une hiſtoire courte, mais memorable, que le Greffier de cette ville, quoi que de differente religion, n'a pas recitee ſeulement à nous, ains auſſi à pluſieurs autres. Lors que la derniere Inquiſition exerçoit ſa tyrannie en ces lieux, & ſai-

doit à faire conſumer les fagots d'Ardennes, il y en eut un entr'autres vrai & fidelle zelateur de la foi Chreſtienne, qui eſtant conduit aſſez loin au ſupplice, alloit chantant des Pſeaumes le long du chemin avec un cœur celeſte & en triomphe. Le cruel officier, qui avoit charge de l'executiõ portant envie à ſa derniere ioye, & eſtant faſché de le voir plus alaigre que ſes bourreaux, lui commanda de ſe taire, il ne laiſſa pourtant de chãter touſiours comme deſirant d'employer ſes derniers eſlans à ce qui eſtoit le meilleur. La veuë de ſa gloire approchante cauſoit ſa ioye, & ſa ioye eſclatoit en une alaigre confeſſion du nom de Dieu, qui fut cauſe que le Preuoſt irrité & tranſporté

de

de rage pour cela, lui ayant fait tirer la langue entierement, la lui fit couper à la racine. O chetif sanguinaire! Ce lui eust esté une agreable musique d'ouïr ses cris & exclamations, mais ce lui estoit un tourment d'ouïr son chant. Le pauvre Martir meurt cependant en silence, & repose en paix. Il arrive peu de mois apres que ce cruel officier eut un fils, qui nasquit, la langue pendante sur le menton, de mesme qu'à un daim apres avoir esté long temps pourchassé, sans que iamais on la peust resserrer dans l'enclos de ses levres.

Sus donc, *Lipsius*, va maintenant escrire les nouveaux miracles de ta Deesse, & confirme la superstition par des euenemens estranges. Vous tous qui

Histoire & miracles &c. Que le 8. iour du mois de

Septẽbre audit an 1603. eſtant feſte de la natiuité de noſtre Dame le nõbre des Pelerins a eſté enuiron 20000. p. 35. virgo Halenſis.

l'avez veu, iugez ſi iamais la Chappelle de *Halle* & de *Zichem* a produit choſe plus notable. Nous rencontrons par tout des Pelerins allans faire leurs devotions vers ces ſienes Dames, ie ne ſçai ſi ie les dois nommer deux Dames, ou bien une en deux chaſſes. Si elles ſont deux, pourquoi n'en adorent-ils qu'une? Si elles ne ſont qu'une, pourquoi fait-elle à *Zichem* la cure qu'elle ne pourroit faire à *Halle*? O quelle grãde pitié qu'un eſprit ſi haut & relevé au dernier acte de ſa vie ait eſté ſujet à reſverie. Nous avons cheri & admiré, ſi beſoin eſtoit, tous les bons fruicts & l'engeãce maſculine de ce cerveau: mais qui pourroit ſupporter ces vierges ſimplettes, foibles avortons d'une vieilleſſe

rado-

radotante. L'un de ses plus grands mignons me dit, l'ayãt apris de sa propre bouche que l'aisnee de ces deux vierges fut par lui engendree, conceuë, mise en lumiere, & baptisee dans l'espace de dix iours, ie le creus, & n'en fus point esbahi. Ces actes de superstition ont un pere & une sage-femme invisible, outre ce qu'il n'est pas seant qu'un Elephant demeure trois ans à engendrer une souris. Il me fut dit en la boutique de son *Moret*, non sans quelque indignation, que nostre Roi ayant bien consideré le livre, & leu quelques passages d'icelui le ietta à terre avec cette censure, *Damnation à celui qui l'a fait, & à celui qui le croit.* Je ne m'enquiers pas si c'est une histoire veritable, ou un de leurs

contes. Bien ſuis-ie aſſeuré que cette ſentence ne leur cauſoit pas tant de meſcontentement que de ioye à moi.

Devant que retirer ma plume permettez-moi de vous dire encor deux autres miracles que i'ai veus en ce miracle des Citez, *Anvers*, l'un, une Meſſe ſolennelle en une boucherie, & ce un iour de la feſte Dieu, cependant que le lieu eſtoit rempli de viandes, de bouchers & d'achepteurs, les uns ſ'agenoüillans, les autres marchandans, la pluſpart deviſant, & tous en occupation : c'eſtoit choſe eſtrange de voir un lieu conſacré à Dieu & au ventre tout enſemble : & comme ſ'accordoyent bien ces deux ſervices : Le Preſtre mangeoit la chair, & les bouchers la vendoyent

doyent sous un mesme toict & en mesme instant. Le boucher tuoit & vendoit la chair en detail: le Prestre faisoit sacrifice & le devoroit tout entier en esprit & imagination, lequel des deux estoit plus grand devorateur? *Mechlinia.*

Nous en eussions bien peu voir autant à *Matines*. L'autre miracle estoit un Anglois si desesperément devotieux, qu'il s'estoit volontairement renfermé comme un *Anachorete*, qui est la pire sorte de tous les prisonniers. Il estoit là confiné, pour acquerir de plus grands merites, demi affamé de la charité des Citoyēs. C'estoit chose digne de consideration, de quel courage il pouvoit digerer sa secrette necessité, & dissimuler sa repentance trop tar-

dive. Je ne ſçaurois louër ſa mortification ſ'il ſouhaite d'eſtre en Paradis, voire en Purgatoire pour eſtre delivré de cette miſere : Je n'oſerois auſſi en avoir pitié, d'autant que ſa miſere eſtoit volontaire,&,cõme il eſtimoit, meritoire : mais tel qu'a eſté l'accouragement qu'il receut de moi, telle ſera auſſi la recognoiſſance qu'il en aura de Dieu, lequel au lieu d'un *Euge*, ou exhortation à perſeverer,à quoi il ſ'attend,le redarguera en colere par ce reproche,*Qui a requis cela?* Or ie le laiſſe en ſes pieges, & prenant congé de vous, vous laiſſe en vos dignes & honorables occupations.

Pardonnez-moi cette prolixité, le babil eſt la faute naturelle des voyageurs: toutesfois

profi-

profitant à quelqu'un, ie peux bien obtenir pardon.

EPIST. VI.

A Messire David Murray Chevalier.

Des miracles de nostre temps.

A La verité le monde abõde en miracles, & cependant que ces miracles rempliſſent les bouches de pluſieurs, ils deſtournent la foi d'aucuns, & tienent tout le monde en esbahiſſement. Noſtre naturel eſt tellement affamé de nouvelles, que pluſtoſt que d'en eſtre deſpourveu il en contrefait. Certainement, devãt qu'il ſoit long temps, les miracles ne ſeront plus merveilles à cauſe

de leur trop grande frequence. J'euſſe eſtimé que noſtre aage eut eſté trop vieux & avec le temps euſt acquis l'experiẽce, & par l'experience l'art, pour recognoiſtre les pipeurs : mais i'aperçoi bien maintenant par ſa ſimplicité, qu'il va declinant à ſa ſecõde enfance. Quel bruit ont eſmeu les deux Dames de *Lipſius*, les charmes du garçon de *Bluntſtone*, & la paille de *Garnet*? Je m'esbahis ſeulement pourquoi *Faux* & *Catesby*, n'ont eu l'honneur d'eſtre mis au nombre des Saincts, & n'ont eu le privilege de faire des miracles. Vous demandez mon advis en ceci, & ce plus à propos que vous ne penſiez. Car i'avois eu volonté d'eſcrire un livre d'aſſez bonne groſſeur touchant ce ſuiet, & me four-

nir

nir à cet effect de toutes choſes neceſſaires en cette region de miracles, mais i'ay eu peur de ſurcharger par trop le foible eſtomach de noſtre temps. Cõme auſſi ma prolixité ne vous euſt de rien ſervi, veu que vos penſees ſont tellement occupees en des hauts & officieux ſoucis, qu'elles ne peuvent avoir loiſir de ſ'amuſer à un trop long diſcours. Je vous prie dõc de recevoir à gré ce que i'en ai en bref & avec deliberation reſolu en moi meſme, que i'eſtime pouvoir eſtre vtile à autrui.

J'ai remarqué quatre rangs de miracles communément nommez tels; deſquels ſi l'on fait une iuſte ſouſtraction il n'en reſtera que biẽ peu à croire ou à admirer. Le premier

rang eſt de ceux qu'on rapporte ſeulement, ſans les auoir veu faire: L'autre eſt de ceux qui ſemblent avoir eſté faits, mais ne ſont que feints: le troiſieſme de ceux qui ſont vrayemẽt faits, mais ne ſont vrais miracles: le dernier de ceux qui ſont vrayement miraculeux, mais ſont faits par Satan. Ceux du premier rang ſont engendrez par le menſonge, & nourris par la credulité, la bouche de la renõmee eſt pleine de tels vents. Quant à ceux-là, ſi ie voulois prendre la peine d'en amener une ratelee des *Legendes* & du livre des *Conformitez*, il n'y auroit aucun bon Papiſte qui ne rougiſt, ni aucun Lecteur indifferent qui ne demeuraſt autãt esbahi de voir qu'il ſe trouve des gens ſi impudents que de

de semer de tels raports, ou des gens si simples que de les croire, que la multitude crédule est esmerveillee de voir que des hommes ayent le pouvoir & la vertu de les faire effectuer. Mais ie ne recerche poīt leur honte, ni la risee des autres. Bien ose ie dire qu'il ne se trouve point de fables si impossibles, ni point de mēteries si ridicules dans le *Talmud*, ni dans *l'Alcoran*. Et de fait, *Canus* lui mesme, Papiste fameux, ose rapporter à ce chef plusieurs de ces anciens miracles raportez, &, comme il est vrai-semblable, creus par *Bedé* & *Gregoire*. Les autres sont engēdrez par la fraude & piperie, & nourris par la superstition. Qui ne sçait comme cette fameuse Idole de *Kent* mouvoit les yeux

& les mains par le moyen de ces ſecrets reſſorts & engins qu'on imite maintenant aux ieux de Marionnettes? Comment noſtre Dame reſpãd des larmes par un ſarment? & fait pluſieurs de ſes feſtes iournalieres, en la meſme ſorte que iadis *Bel* mangeoit le banquet qui lui eſtoit apreſté, ou comme l'Hermite *Picen* ieuna quarante iours. Mais tout bon Papiſte confeſſera ces deux derniers, avec une honte volõtaire, & nõ ſans regret: & advouëra que delà peut ſortir une queſtion diſputable: Aſſavoir leſquels ſont les plus grands trompeurs, ou les Charlatans ou les Preſtres? *Vives*, outre ſa couſtume, les qualifie d'une grande vehemence Impoſteurs execrables & Sataniques. Ceux du

du troisiesme rang sont des vrayes œuvres de Dieu, mais couvertes d'un faux titre: Dieu leur donne leur estre, & les hõmes des noms iniustes, d'autãt qu'ils excedent la qualité de leur nature: en quoi le Philosophe & le bigot superstitieux sont deux extremes cõtraires, veu que l'un recerche les causes naturelles des œuvres immediates & metaphysiques de Dieu, l'autre attribue des effects ordinaires aux causes supernaturelles. Si la violence de quelque mal cesse apres avoir fait quelque vœu à nostre Dame, si quelque soldat armé de ce vœu eschappe un coup de mousquet, un prisonnier la prison, une femme au travail d'enfant, la mort, le vulgaire (& pleust à Dieu qu'il

qu'il n'y euſt que lui) crie, miracle, une pierre d'aimant contient beaucoup plus de merveilles que mille ſemblables evenements. La moindre choſe fait entrer en admiration l'eſprit foible & abiect. *Franceſco del Campo* (l'un des Eſquiers de l'Archeduc) nous a dit & avec grãde importunité nous a voulu perſuader qu'en cette fatale iournee de *Nieuport* le vœu qu'il avoit fait à leur vierge lui aida à paſſer à la nage une grãde eau, n'ayant iamais eſſayé de nager auparavant: un chien en a plus fait ſans recognoiſtre aucun Sainct. La crainte donne un ſoudain inſtinct de ſcience, ſans precepte. Leur *Coſterus* a bien oſé dire que la cure d'une maladie n'eſt point miracle: ſa raiſon eſt, d'autant qu'elle ſe peut

peut faire par la vertu & pouvoir de Nature, quoi qu'avec plus de temps. *Accordõs ceci, & qu'ont effectué les deux Dames de *Lipsius*? dequoi sert toute cette clameur procedãte des deux montagnes? Je ne l'ai iamais advoüé, aussi ñe leur veux-ie pas estre tãt contraire en ceci: car aussi bien la maniere de faire, que la matiere fait le miracle. Si le mouchoir, ou l'ombre de *Pierre* guerit une maladie, c'est chose miraculeuse, quoi qu'elle eust peu estre guerie par un breuvage. Plusieurs de leurs gueriſons ont sans doute esté causees par la force de Nature au patient, non par la force de quelque vertu particuliere qui fust au Sainct. Et de fait, combien de malades s'est-il trouvé qui sont

* *En l'an 1603. y furent comptees cent & trentecinq potences & iambes de bois de personnes boiteuses y apportees au seul espace de quatre ou cinqmois. Histoire & Miracles, ch. 12. p. 34.*

amendez portans leur medecine en la pochette? Jaçoit que auſſi pluſieurs autres de telles Cures, comme ie n'en doute pas, ſoyent tombees au rang du quatrieſme chef, lequel à la verité, eſt plus difficile, & requiert un plus profõd diſcours: En quoi i'eſpere de contenter le lecteur, & d'eſclaircir la verité, ſi ſeulement ie peux gagner ces deux choſes, l'une deſquelles eſt, que les miracles ſe font par Satã: l'autre que ceux, dont ſe iacte l'Egliſe Romaine ſont de cette nature, & de cet autheur. Je ne debats point touchant les paroles; nous prenons les miracles au ſens ample de *S. Auguſtin*, où il y a peu de difference entre choſe merveilleuſe, & choſe miraculeuſe, telle que l'Eſprit de Dieu en

l'un

l'un ou l'autre instrumẽt nõme δυνάμεις & נבורות. Peut estre qu'il seroit plus à propos de dire que Dieu fait ces miracles par le moyen de Satan, car comme aux mouvements naturels & volontaires des meschans, il y a plus que permission seule, de mesmes en est-il aux actes supernaturels des malins esprits, entant qu'actes. Satan prive Job de ses enfans par le moyen de sa tempeste, neantmoins Job regardant plus haut, dit, *Dieu l'a osté.* Nulle sophisterie ne sçauroit rẽverser cette preuve de Moyse, qu'un prophete ou songeur de songes peut dõner quelque vrai signe ou miracle, & neantmoins dire, *Allons apres d'autres dieux.*: ni celle de nostre Sauveur, qui predit touchant les faux Christs &

ארת. *ou* מרסה

Deut. 13. 1. 2.

les faux Prophetes, qu'ils donneront, σημεῖα μεγάλα καὶ τέρατα des grands ſignes & miracles. J'advouë qu'il y en a de trop grãds pour proceder de la main de toutes les puiſſances infernales, par leſquels noſtre Sauveur prouve la verité de ſa Deité, comme par un argument invincible. Ceux-ci n'ont iamais donné aucun luſtre à l'impoſture, & ne reçoivent en leur compagnie ceux qui ont eſté eſclos de noſtre temps. Quant aux autres ſi communs & frequents: ie n'euſſe peu croire que l'Egliſe Romaine euſt eſté Antichreſtiene, n'eſtoit qu'elle s'eſt vantee & iactee de ces miracles. Tout le nœud conſiſte donc en l'application de ceci à Rome, & à cette noſtre Dame imaginaire. Mais comment

ment apparoistra-il que leurs miracles soyent de cette sorte? *Louys Vives* donne six marques pour distinguer les miracles de Dieu d'avec ceux de Satan? Lipsius en donne trois, & tous deux en donnent trop, comme il se pourroit aisément descouvrir par la decision de chascune en particulier. Ce n'est pas tant la grandeur de l'œuvre, ni la croyance des tesmoins, ni la qualité ni la maniere de l'action, ni la verité d'essence, qui puisse descouvrir l'operation immediate de la main qui besongne en nos miracles. La reigle que *Iustin Martyr* prescrit en ses *Questions & Responses* (si tant est que ce livre soit de lui) en est la seule regle vraye & doree. Comment se cognoistra-il (dit-il) que nos miracles

ſoyent meilleurs que ceux des Payens combien que leur evenement ait une meſme apparence? *Reſp. Ex fide & cultu veri Dei*: Par la foi & ſervice du vrai Dieu: Il faut iuger des miracles par la doctrine qu'ils confirment, non de la doctrine par les miracles. Il faut eſtimer le Songeur ou le Prophete non ſelon l'evenement de ſon miracle, ains ſelon la ſubſtance & le but de ſes enſeignements. Les Romaniſtes argumentent tout à rebours voulans prouver la verité de leur Egliſe par les miracles, au lieu qu'ils devroyent prouver leurs miracles par la verité. Pour ne rien dire touchant la façon de leurs cures: qu'il eſt enioint à l'un de ſ'adreſſer à noſtre Dame, pluſtoſt un iour de Vendredi, comme

à *Hen-*

à *Henry Loyes*, à un autre de se laver l'espace de neufs iours dans les eaux de *Montagu*, comme à *Leonard Stocqueau*, à un autre de manger une piece de chesne où estoit limage, cõme à * *Magdelaine* la vevfe de *Bruxelles*; Toutes lesquelles choses ie laisse au iugemẽt des personnes equitables, si elles ne ressentent pas la vertu & force des arts magiques; Asseurémẽt ou il n'y a point de sorcellerie, ou ceci en est une; le tout sera evident & manifeste, si la doctrine confirmee par leurs miracles est une fois bien examinee. Car si elle est verité divine, nous auons tort d'impugner ces œuvres comme Diaboliques: si elle est faulseté, ils les proclament blasphematoirement pour divines. Or ces

Pag. 7.

* *Histoire & miracles de nostre Dame Pag 13. Pag 102.*

œuvres tendent toutes principalement à ceſte double doctrine qu'il faut invoquer la bien heureuſe Vierge à cauſe de ſa mediation ; Qu'il faut adorer Dieu & les Saincts par images, & aux images. Poſitiõs qui requerroyent un livre entier, & qui ont eſté amplement diſputees & decidees par les autres; l'une deſquelles eſt cõtre l'Eſcriture : & l'autre (qui en ce cas ne vaut pas moins) eſt outre l'Eſcriture. L'une deifie la vierge , l'autre une ſouche ou une pierre. Il n'importe quelles ſubtiles diſtinctions leurs ſçavants Docteurs facent entre mediatión de Redemption & Interceſſion , cult de dulie, & de latrie , le Sainct & l'Image. Nous ſçavons comment leur cõmun peuple , qui par

par leur deuotion enrichissent ces chapelles (selon la confession mesme de leurs propres escriuains) grimpent sur la mõtagne de *Zichem* avec cette imagination que Marie est leur Sauvereſſe, & que l'Idole est leur Deesse: si c'est chose fausse, comment est-ce que leurs miracles leur enseignẽt le mẽsonge? & par consequent comment seroyent-ils de Dieu? Mais, pour reprendre le fil de la premiere positiõ d'un meilleur biais (car quant à l'autre, elle est si grossiere, que n'estoit que le second commandemẽt a esté retranché par les Papistes de leurs heures & breuiaires, les enfans mesmes & les plus grossiers la condamneroyent) l'on ne peut nier que toute la substance de la priere

Examen pacifique de la doctrine des Huguenots. O Sauvereſſe sauve moy! Manuel des prieres françoises imprimé à Liege par approbation & authorité d'Anthoine Guevatt Inquisiteur, &c.

ne giſe au cœur: q̃ la voix n'eſt qu'un compliment, & comme vn eſtuy, dans lequel ſont portees & encloſes nos penſees. La puiſſance qui ne cognoit point le cœur, ne peut cognoiſtre la priere. Il faut donc ou que la Vierge ſoit Dieu, entãt qu'elle cognoit le cœur: ou que ce ne ſoit pas le propre de Dieu ſeulemẽt de conoiſtre le cœur: ou bien l'on attribue fauſſemẽt à la Vierge Marie de cognoiſtre le cœur, & conſequemmẽt les prieres : & partant ces miracles qui enſeignent les hommes à l'honorer en telle ſorte, ſont du docteur des menſonges, & ainſi ne ſont pas de Dieu. Il n'y a point de diſcours, par lequel il ſoit plus aiſé de ſe rendre ennuyeux. Mais pour finir ce poinct, encor que les

prieres

prieres ne consisteroyent qu'aux paroles, & que les Saincts se mesleroyent de toutes les particularitez des choses terrestres, la bien heureuse Vierge Marie seroit pourtãt un Dieu, si en mesme instant elle pouvoit prester l'oreille à to⁹ ceux qui la recerchent & l'invoquẽt. Car l'un la sollicite à *Halle*, un autre à *Scherpenhevvell*, un autra à *Luques*, un autre à *VValsingham*, l'un en *Europe*, un autre en *Asie*, ou peut estre qu'un autre sera l'un de ses nouveaux clients en *Amerique*. Dix mille suppliants se prosternẽt en mesme instant devant ses diverses chappelles. Si elle ne les peut ouyr tous, pourquoy prient-ils? Si elle le peut faire, qu'est ce que Dieu peut faire d'auantage? Certainement selon l'estat

de la choſe, l'on ne ſçauroit faire plus grand tort à ces eſprits celeſtes, que par des importunes ſuperſtitions ſe vouloir comme faire inſtaller par force au throſne de Dieu, & ſ'eſleuant par deſſus eux, uſurper par force l'honneur deu à leur Createur. Il n'y a point de cõtradiction au ciel: un Sainct ne peut approuver ce qu'un Ange defend. *Garde toy bien de le faire*, eſtoit la voix d'un Ange: ſi tous les marmouſets, ou idoles du monde contrarient à ceci, nous ſçavons qui nous devons croire. L'anciene regle eſtoit, Μαρίαμηδεὶς σεσεπωνήτω. Que perſonne n'adore la Vierge Marie, ou bien cette regle ou la pratique de l'adorer eſt diabolique. Et ſi cette pratique eſt mauvaiſe, ie prie Dieu qu'il me delivre

delivre de l'autheur immediat de ces miracles. Et quelle difference y aura-il entre les miracles des temples d'Apollon, & ceux de ces chappelles, si seulement l'on change une idole pour une autre? Nous reverons (comme tel est nostre devoir) la memoire de ceste saincte & bien heureuse Vierge : nous haïssons ceux qui la deshonorẽt: nous haïssons aussi ceux qui la deifient. Maudit soit tout honneur lequel on ravit à Dieu.

Je donne cette briefve satisfaction en vne question longue à decider, laquelle est telle que i'ose bien m'y reposer, & conclurre que tous les miracles papistiques sont ou faussement rapportez, ou faussement faits, ou faussement miraculeux, ou

fauſſement attribuez au ciel.

EPIST. VII.

A M. Guillaume Bedell à Veniſe.

Lamentation de la mort de nos derniers Theologiens, & exhortation à les imiter.

NOVS avons ouï combien de peine vous avez eu, & en quels dangers vovs avez eſté en voſtre paſſage des Alpes; & en meſme temps avons eu pitié de vos difficultez, & nous ſommes reſiouys de voſtre delivrance. Depuis voſtre depart d'avec nous *Reynold* eſt partï du monde. Helas combien de dignes flambeaux avons-nous veus de nos propres yeux reluiſans,

luisans, & puis esteints? Combien de perres avons-nous veu recevoir & lamenter à l'Eglise en nostre vie, de ses enfans, de ses piliers, de nostre nation & des autres. Je ne parle point de ceux, qui (quoi qu'excellẽs) ne se sont pas voulu donner à cognoistre, lesquels ont esté privez de l'honneur de nos larmes seulement par leur retirement, n'ayans voulu paroistre: Il y en a en outre un grand nõbre que le monde a remarqué & admiré, mesmes depuis le temps que nostre commune mere nous a recognus pour ses enfans. Nostre *Falke* a monstré le chemin; ce profond en sciẽce, habile & resolu Docteur, le fleau des heretiques, & champion de verité, lequel en vostre ieunesse vous avez souvent

ouy diſputer diſertement & puiſſamment. Il a eſté ſuivi de cet honneur de nos eſcholes, & Ange de noſtre Egliſe, le docte *Whitaker*; au prix duquel ne ſ'eſt rien veu de plus memorable en noſtre ſiecle: car quelle pureté de iugemẽt, quelle douceur de ſtile, quelle gravité & quelle grace de geſtes y avoit-il en ce perſonnage? Qui l'a iamais veu ſans le reverer? ou l'a iamais ouy ſans l'admirer? Toſt apres quitta le monde ce fameux & orthodoxe docteur *François Iuniùs*, la gloire de *Leiden*, l'autre eſperance de l'Egliſe, l'oracle ou le Textuaire de la Theologie ſcholaſtique, riche & diſert aux langues, ſubtil en diſtinctions, & invincible en ſes argumens. Et ſon compagnon en

labeurs,

labeurs, *L. Trelcatius* a voulu estre son compagnon en ioyes: lequel eust redoublé nos douleurs & nos pertes, n'estoit qu'il les a recompensees d'un fils qu'il a laissé semblable à soi mesme. Tost apres est tombé cet ancien & venerable personnage *De Beze*, qui a long temps esté une estoile fixe de ce firmament de l'Eglise: lequel apres beaucoup de monuments de son sçavoir & fidelité qu'il a laissez, a vescu assez longuement pour convaincre ses adversaires, de n'esre mort au iour qu'ils lui auoyent prefigé. Je ne peux aussi omettre, sans iniure, cette excellente paire de nos modernes Theologiẽs; *Greenham* & *Perkins*: l'un desquels a excellé en la Theologie experimentale, & a bien

ſçeu le moyen d'affermir la cõſcience debile, de relever celle qui eſt abbatue, & de picquer & reveiller celle qui eſt aſſopie & ſans remords: l'autre en iugement meur & raſſis pour diſtinguer, & en vne rare dexterité à eſclaircir les obſcures ſubtilitez de l'eſchole; comme auſſi en une facilité d'expliquer les diſcours plus ambigus & difficiles. Le docteur *Reynold* eſt le dernier, non quant à ſa dignité & merite, mais quant au temps de ſa perte. Il eſtoit un threſor de toutes facultez, de tous eſtudes, & de toutes ſciences: la memoire & les enſeignemens de ce perſonnage eſtoyent preſques miraculeux. Ceux-ci s'en ſont allez avec pluſieurs autres que l'Egliſe lamente ſecrettement. Pleuſt

à Dieu

à Dieu que l'on peust aussi aisément suppleer à sa perte, cõme on la peut lamẽter. Sa douleur est pour le regard de ceux qui sont trespassez; & le residu de sa ioye consiste en ceux qui restent, & ses esperances sont logees en l'aage suivant. Je prie Dieu que les causes de son esperance & de sa ioye puissent equipoller les causes de ses douleurs & regrets.

Que devroit operer ceci en nous, sinon une imitation, voire, une emulation de leurs merites? Ce n'est point orgueil à l'homme de se souhaiter spirituellement meilleur qu'il n'ose esperer d'estre: ains croi, si ie ne suis trompé, que c'est plustost une vraye humilité. Car qu'est ce q̃ telle chose argueroit en lui, sinon qu'il est hum-

ble d'eſprit, & haut en deſirs ſeulement? Ou, ſi ainſi eſt, heureuſe l'ambition de la grace & de pouvoir ſervir Dieu ſincerement! C'eſt cela qu'il nous faut ſouhaiter & affecter tandis que le monde fait ſes projets pour ſ'agrandir: Que iamais ie ne puiſſe proſperer ſi ie lui en porte aucune envie. Celui qui eſt bon eſt aſſez grand; & me ſemble que nul n'eſt heureux en terre en comparaiſon de celui qui a la grace pour chevance, & la doctrine pour ornement. Or ie vous dirai, ſi vous ne le ſçavez pas, que l'Egliſe noſtre mere attend beaucoup de fruicts de vous; elle n'ignore point combien de richeſſes noſtre commun pere vous a laiſſé: elle remarque les graces dont vous eſtes doüé, les

les opportunitez que vous avez, & vos occupations : elle estime que comme un bon marchād, vous soyez allé loin pour en rapporter un grand profit, & s'attend que vous reviēdrez bien fourni de gain. Et quant à l'employ des commoditez presentes que vous avez, iaçoit que nostre principale esperance de succes soit retrāchee par ceste paix inopinee, qu'y a-il neantmoins qui puisse empescher vostre particulier commerce pour l'advencemēt des affaires de Dieu. J'espere (& qui ne l'espereroit aussi ?) que ce coup laissera une perpetuelle cicatrice dans le cœur de vos nobles Venetiens, & que leur derniere irresolution les rendra tousiours capables de meilleur conseil ; & que, com-

me d'un grand eclipſe, ils ſ'en reſſentiront long temps apres. Quel heur ſeroit ce à Veniſe, ſi comme chaſque annee elle ſe marie avec la mer, elle ſ'eſpouſoit une fois entierement avec Chriſt? Cependant ie vo⁹ prie affectueuſement de nous gratifier de tant, que de mettre en lumiere & publier cet exquis diſcours polemique que vous avez fait: à l'effect dequoy la conferẽce que nous avons euë avec M. *Alablaſter* a donné une heureuſe occaſiõ: par ce moyen vous eſclaircirez beaucoup de veritez, & cõtenterez tous les lecteurs: meſme ie ne doute point que quelque adverſaire, non trop inique, ne reconoiſſe la victoire de la verité, & la voſtre. C'eſtoit un bon conſeil que cet-

tui-ci donné par un Pere, assavoir que cependant que quelque heresie estoit en vogue, chacun devoit escrire. Peut estre que vous vous plaignez des grãdes affluances de liures qu'il y a à *Francfort*. Il y en a beaucoup à la verité, qui ont perdu courage de ce faire par cette imagination qu'ils ont euë de la multitude. Et de fait nous escrivons tous, & cependant que nous escrivons nous nous plaignons de la quantité. Il y en a beaucoup qui se fussẽt bien peu espargner, de ceux mesmes qui se plaignent de la trop grãde multitude, lesquels par leurs importuns cajolemẽs saoulent le monde sans aucune vtilité.

EPIST. VIII.

A monſeigneur le Comte d'Eſſex.

Advis pour ſes voyages.

MONSEIGNEVR, mon devoir & ma promeſſe rẽdent ma plume voſtre redevable; & iaçoit que l'un & l'autre manqueroyent, ſi eſt ce que le deſir que i'ay de voſtre bien m'obligera touſiours à vo⁹ ſervir; vous avez touſiours beſoin de bon conſeil, & ſur tout en voyage: car c'eſt alors que no⁹ ſommes plus en danger, & que nos eſperances ſont plus grandes.

Il n'eſt beſoin que ie vous die comme les yeux du mõde ſont fichez ſur vous, tant pour l'amour

mour de vous que de vostre pere: que vos yeux soyent seulement fichez reciproquement sur lui, pour le remarquer, pour le contenter, & en certains cas pour le mespriser. Vos defauts aussi biẽ que vos merites s'appercevront d'autant plus tost que vous estes plus remarqué. Tant plus haut qu'est un edifice, d'autant plus est-il requis qu'il ait une proportion exquise, laquelle seroit inutile en des basses & mal façonnees logettes. Si vos vertus sont autant eminentes que celles de vostre pere, vous ne vous sçauriez si bien cachér, que le monde ne vous voye, & sans observer les bornes de modestie, ne vous admire par force avec grand applaudissement; au lieu que si vous degenerez, les perfectiõs

de voſtre pere vous ſeront une tache & un reproche. Penſez maintenant comme vous eſtes obſervé de beaucoup plus de gẽs, que n'eſtiez en voſtre païs, aſſavoir des eſtrangers, & des voſtres; des eſtrãgers, pour remarquer vos actions; des voſtres, pour attendre de vous quelque bon fruict : car nous eſtimõs qu'à preſent vous ſoyez en l'eſchole de ſageſſe, de laquelle ſi vous ne retournez plus ſçauant & meilleur, vous en retournerez pire que n'y eſtiez allé : outre le temps que vous aurez perdu, & que nos eſperances ſeront fruſtrees de leur attente. Car ie ne ſçay d'où procede que naturellement nous attendons de l'alteratiõ par les voyages, & que auec le changement d'air & de

pays

païs, no⁹ presuppoſons qu'il ſe face du changemẽt en la perſonne. Vous eſtes maintenant, par le moyen de voſtre aage & de voſtre voyage, comme en la forge de vos eſperances. Nous attendons tous, non ſans vœux & deſirs, en quel eſtat vous reviendrez. N'eſtimez pas que ce ſoit aſſez de voir ou de pouvoir dire que vous avez veu des choſes eſtranges de nature, ou des evenemens divers & remarquables, c'eſt un vain & inutile fruict du voyage, que celui qui reſide tant ſeulemẽt en l'œil ou en la langue. Le tout n'eſt que perte, ſinon que voſtre eſprit occupé en choſes meilleures, retire une quint'eſſence d'obſeruation de ce que void le corps, pour en devenir plus ſage & plus riche. Rien ne

ſçauroit recompenſer la fatigue & la deſpenſe des voyages, que l'acquiſitiõ de ſageſſe. Cõbien en avons-nous veu, non ſans pitié & compaſſion, qui n'ont rien rapporté des pays eſtrangers que des façõs diffformes d'habits, ou des geſtes eſtranges & ridicules, ou des nouvelles ſortes de ieux, ou des jargons affectez, ou les maladies du lieu, ou pluſtoſt, qui eſt encor pis, les vices? Ces gens en ſ'eſgarans de leur pays, ſe ſont auſſi eſgarez d'eux meſmes; & aucuns d'eux, trop aiſez à vaincre, ont laiſſé Dieu en arriere, ou peut eſtre en lieu de lui, apres avoir mené une vie oiſiue & infame, n'ont rapporté en leur pays que des poupees en une boite, pour en faire leur Dieu. Que leur naufrage

frage vous serve d'advertisse-
ment, & que leurs folies trou-
vent en vous plus de detesta-
tion que de pitié. Je cognoy
trop biẽ vostre Grandeur pour
en avoir quelques sinistres ap-
prehensions; car vostre ieunes-
se a si heureusement esté con-
servee par des souverains anti-
dotes de verité & saincte eru-
dition, qu'il n'y a point d'appa-
rence que cette infection puis-
se aucunement avoir lieu en
vous. La generosité de vostre
propre sang vous donne sujet
d'esperer toute bonne issue;
neantmoins le bõ conseil n'est
iamais inutile, ni de refus, lors
mesmes qu'il y a moins d'appa-
rence de danger. Quel que soit
vostre gain, ie vous conjure au
nom de Dieu, de ne perdre riẽ
de la verité; ne diminuez point

voſtre amour & pieté envers Dieu, ni voſtre zele & faveur à l'endroit de la Religion : car i'oſe dire qu'auſſi vray qu'il y a un Dieu, vous avez eſté eſlevé en la vraye cognoiſſance d'icelui: parquoi ſ'il y a ou Ange, ou Diable, ou Ieſuite qui vous vouluſt ſeduire en vous ſuggerant le cõtraire, rejettez-le, en vous deffiant de lui. Là vous voyez & oyez tous les iours cõme la vraye mere & la fauſſe ſe debatent & plaident pour l'enfant qui eſt vivant. Le vrai Prince de paix a dõné ſentence en noſtre faveur depuis les cieux. Partant ne vous laiſſez pas emporter au moindre doute ſeulement, ou au moindre mouvemẽt d'irreſolution. Rejettez de voſtre cõpagnie ceux que par voſtre experience & celle

celle d'autrui vous recognoistrez estre dangereux. Ces serpẽs sont pleins d'artifices pour s'insinuer, & sur tout ceux de vostre propre païs, lesquels sõt d'autant plus pernicieux à l'occasion du priuilege qu'ils semblent avoir à cause de leur integrité simulee. La Religion doit estre le principal soin de l'homme; les advis pour se biẽ comporter & bien employer son temps aux voyages requierent le lieu suivant. Il n'est pas besoin que ie vous conseille de tenir vostre rang, & estre neãtmoins doux & affable envers tous, & de mesnager vostre cõdition en telle sorte que vostre courtoisie paroisse davantage que vostre grandeur. Nature vous a enseigné & l'a secrettement prouigné en vous

de voſtre pere, de voſtre pere (di-je) lequel a gagné autant de cœurs par ſa douceur, que par ſa valeur & liberalité. Je vous dirai pluſtoſt qu'un bon naturel en a trahi beaucoup, qui penſans trouuer en autrui ce qu'ils trouvoyent en eux meſmes, ſe ſont finalement pleins de leur trop grande credulité, & de la fraude & trõperie des autres. Ne confiez par trop voſtre cõſeil ni voſtre perſonne aux eſtrangers : & parmi vos plus grandes familiaritez avec eux, ayez touſiours l'œil ſur leurs communes inclinations & infirmitez. Ces naturels, avec qui vous converſez ſont ſujets à ſ'offenſer de peu de choſe, & ſont violés à la pourſuite des moindres offenſes qu'ils pretendent avoir receuës.

receuës. J'ouys hier nommer à des gens dignes de foy, un certain courtisan François qui en duel a envoyé dixhuict ames en leur lieu: tousiours neantmoins en qualité d'offensé & de patient en la querelle: & pour cet acte fut reputé plus qu'excusable par celui qui en faisoit mention. Je n'en examine point la raison, i'en laisse le soin à un autre: i'argue seulement de là quelle est l'aspreté de l'offense receuë, & quelle est leur ardeur en la poursuite d'icelle. Vous verrez que le terroir n'est pas si divers, que l'inclination des personnes, lesquelles en tous climats, quoi que differentes d'humeur quãt à leur particulier, ne s'accordẽt neantmoins que trop quãt aux fautes communes. L'Italiẽ

eſt profond, caut & diſſimulé; le François eſt bruſque & eſtourdi, & l'Alleman eſt tardif. L'un n'eſt pas trop prõpt à faire tort: mais il prend fort à cœur la moindre injure qu'il reçoit: l'autre eſt ſubit & enclin à prẽdre l'offenſe à ſoi, ou à la commettre: mais il ne la pardonne aiſement. Le troiſieſme eſt long à la concevoir, & la retient longuement. Mais que ſert-il de m'arreſter à ces exemples? Il y a une longue liſte de vices particuliers qui hãtent des lieux particuliers, leſquels ie particulariſerois par charité, n'eſtoit qu'ils ſont notoirement infames. Ce ſeroit grand pitié qu'il y euſt moins de vertus, tant cõmunes quant aux lieux, que propres & particulieres. L'on peut tirer beaucoup

coup d'utilité des enormitez d'autrui, au moins pour corriger les nostres. Qui deteste le vice en autrui, est en bon train de le bannir de soi-mesme. La veuë des calamitez publiques, & des desordres des autres Eglises vous enseignera mieux à rendre graces à Dieu pour la meilleure condition des nostres, & en cela recognoistre sa bonté envers nous. Mais l'utilité que l'on peut tirer de leurs vertus, est d'autant meilleure, que c'est chose plus excellente de sçavoir ce que nous devriõs faire, que ce que nous ne devrions pas faire. Il vous faut maintenant considerer toutes choses, non seulemẽt d'un œil d'esttanger, ains aussi d'un œil de philosophe & de Chrestiẽ, qui reputent à perte tout ce

qui n'eſt reduit en practique. Ce vous eſt une grande louãge d'eſtre devenu plus ſage par la contemplation des choſes eſtrangeres: mais plus grande d'eſtre devenu meilleur.

La veuë des villes & citez, des courts, des Alpes & des rivieres ne vous ſçauroit iamais apporter un ſi ſolide contẽtement, comme d'avoir ſerieuſement pris garde au dedans de vous meſmes. C'eſt en vain q̃ nous affectons la cognoiſſance de toutes les choſes eſtrangeres, ſi nous n'avõs auſſi une entiere cognoiſſance de noſtre eſtat. Penſez beaucoup & parlez peu, ſur tout quand il eſt queſtion de blaſmer quelque choſe, en quoi peu eſt aſſez, & ſouvent la moindre choſe n'eſt que trop. Vous ne pouvez eſtre

trop

trop curieux à vous enquerir de tout: car ce qui en nous autres, qui sommes de rang inferieur, seroit censuré pour dangereuse curiosité, sera reputé & construit en la personne de vostre Grandeur pour un desir louable d'apprendre. Recerchez tousiours les personnes douëes des plus belles & hautes qualitez, & de meilleure reputation; & là où vous trouverez que la renommee ne sera point mẽteuse en la louãge de quelques uns, remarquez les & les respectez. Choisissez pour vostre conversatiõ ceux qui, soit quãt au present, soit en esperances, sont eminens par dessus les autres: & quand vous rencontrerez des gens excellents en quelque faculté, ne les quittez point sans

en profiter de quelque choſe. Car dequoi vous ſerviroyent les belles & bonnes qualitez d'autrui ſi vous les admirez tãt ſeulement, ſans les imiter, ou les vous approprier? Cependãt vos eſgaux en aage croiſſent heureuſement au college (ainſi la peux-je bien nommer) de noſtre court de jeuneſſe & de bonne eſperãce, laquelle vous avez quittee, & ſur tout cet excellent parangon de dignité & perfection, lequel cependãt que vous le ſervez en toute autre choſe, vous pouvez ſans en encourir aucun blaſme, envier par une ſaincte emulatiõ pour ſon ſçavoir ſa vertu & ſa pieté. Je ſuis teſmoin oculaire de leur advancement, duquel ie congratule de bon cœur l'aage ſuivant. Prenez garde qu'ils ne

vous

vous devancent par leur diligence, & ne vous facẽt cet ancien reproche d'aller loin prẽdre beaucoup de peine pour empirer voſtre condition. Je ſuis hardi & exact en mes conſeils, & vous avez abondance de meilleurs inſtructeurs, &, comme j'eſpere, vous en portez le meilleur avec vous dedans voſtre ſein. Toutesfois, jaçoit que ces advertiſſements ſeroyent inutiles; ils ſont neãtmoins en teſmoignage de mõ humble affection, & en acquit de mon devoir. Mes prieres ſont meilleures q̃ mes conſeils; & les uns & les autres procedẽt d'un cœur entier & non feint pour voſtre bien. Dieu vous cõduiſe & rameine ſain & ſauf d'un voyage autant heureux & proſpere que ie le deſire.

EPIST. IX.

A Meſſire Robert Drury Chevalier, & à ſa Dame...

Touchant mon retirement d'avec eux.

DIEV, qui eſt le ſcrutateur des cœurs, ſçait avec cõbien de deſplaiſir il faut que ie vous quitte; auſſi n'euſſe-ie oſé m'en aller d'avec vous, ſi ie ne voyois ſenſiblement comme ſa main m'en retire. A la verité le deſir d'avoir une charge cõpetente me trahit au commẽcement & m'induiſit à regarder d'un autre coſté : mais ayant jetté la veuë ſur le lieu, & veu le nombre & la neceſſité du peuple, avec leur deſir affamé & leurs applaudiſſemens, ſe.

se rencontrans aves les circonstances de l'estrange moyen par lequel Dieu m'avoit adressé cet offre: j'apperceus que cela n'estoit que cõme le leurre de l'oiseleur, pour m'y faire encliner, & mesprisant mes particuliers intereſts, ie recognus sincerement que les causes de ce mien acquiescement procedoyent de plus haut: & sur cela me resolus de ne faire le retif, n'en ayant pas mesmes la puissãce. Vous m'estes chers cõme doit estre la charge d'un bon pasteur. Si la peine que i'ai prise à voſtre occasiõ n'en rẽd un suffisant tesmoignage, tenez moi hardiment pour suspect. Neantmoins il faut que ie vous quitte. Dieu m'appelle à une plus grande œuvre: il faut que ie le suive. Il me seroit biẽ

plus aisé de vivre ſecrettemẽt en cette tranquillité de vie retiree comme Saül parmi le bagage, que d'eſtre exposé à la veuë du monde, pour exercer une ſi haute charge devant un millier de teſmoins. Si en ce cas ie ſemble negliger le ſoin que ie dois avoir de vous, ne m'en blaſmez point, puis qu'il me faut auſſi oublier & negliger le ſoin de moi meſme. Où que ie ſoye ce n'eſt que pour travailler. Dieu ſçait de quelle volonté ie le fais, ſoit là, ſoit icy. Je creuſerai & planterai au terroir, auquel il plaira à mon Maiſtre de m'employer. S'il m'employe à cultiver un chãp plus ſpacieux, ne vous plaignez d'aucune perte, cepẽdant que l'Egliſe peut avoir du profit. Mais vo⁹ eſtes ma propre charge.

ge. Nul sage pere ne neglige le soin qu'il doit avoir des siens, pour compassion qu'il ait de la plus grãde necessité des autres; considerez encor que les plus soigneux peres de famille quittent bien leurs familles pour aller à la guerre lors que le Prince le commande. Et quoi, si Dieu m'avoit appellé au ciel, prendriez-vous à contrecœur mon depart ? Imaginez-vous que ie soye là où ie serai, combien qu'en ce cas il vous reste plus d'esperance de moi: car estant icy ie peux ouyr de vos nouvelles, vous visiter, renouveller mes saincts conseils, & recevoir une naturelle consolation de vous; au lieu qu'estãt là, il n'en seroit plus parlé. Celui qui me trãsportera un iour de la terre au ciel, m'a main-

tenant eſleu pour me tranſpo-
ſer d'un endroit de cette terre
à un autre : qu'y a-il en cela
qui vous doive cauſer du re-
gret, ou vous donner ſujet de
de plainte ? Cela ſeroit ſeule-
ment pour mon bien particu-
lier; au lieu que ceci eſt pour le
bien de pluſieurs. Si voſtre ex-
periẽce vous a appris que mes
labeurs promettent du profit,
obtenez tant ſur vous, que de
vous reſiouir, en vous refuſant
vous meſme voſtre demande,
de ce que la perte de peu ſera
l'advantage de pluſieurs ames.
Mais pourquoi parle ie de per
te ? ie le dis comme eſtant la
choſe que vous craignez, & nõ
pas moi; & voſtre affectiõ cau-
ſe pluſtoſt cette crainte en vous
que l'occaſion.

Le Dieu de la moiſſon vous

envoye

envoyera un ouvrier plus capable & autãt soigneux. C'est ce que ie prie & espere, & aussi qui sera ma joye. Je n'oserois quitter cette condition asseuree que i'avois avec vous, si ce n'estoit sur cette attẽte. Quoi qu'il arrive de moi, la plus grãde consolation que ie sçauroye recevoir, est de vous ouïr louër vostre changement, & de voir vostre heureux progres au chemin que ie vous ay monstré & frayé. Ainsi nous nous rencontrerons au bout sans iamais nous separer.

* *
*

Epist. X.

Eſcrite à Monſieur I. B. & dediee à mon Pere Monſieur I. Hall.

Contre la crainte de la mort.

VOvs vous plaignez de craindre la mort : il n'ya point d'homme qui ne la craigne. Outre la peine que l'on endure, Nature ſe retire quãd il eſt queſtion de penſer au depart. Si vous en voulez apprendre le remede, ſçachez en auſſi la cauſe: car elle eſt ignorante & ſans foi. Si elle n'eſtoit folle, elle ne ſeroit point couarde. Noſtre crainte vient du doute, & noſtre doute procede d'incredulité : & d'où procede principalemẽt noſtre incredu-

credulité sinon de l'ignorance? Elle ne sçait point quel biẽ il y a ailleurs : elle ne croid point y avoir part. Ayez seulement une vraye cognoissance & une vraye foi,& vous verrez que vostre crainte seule s'evanouira. L'asseurance des choses celestes nous fait volõtairemẽt quitter les terrestres. L'on ne sçauroit mespriser la vie de ce monde, si l'on n'a cognoissance de l'autre. C'est pourquoi il vous faut penser au ciel si vous voulez mespriser la terre. Si vous voulez avoir une mort facile & aisee, il vous faut pẽser à cette vie glorieuse qui la suit. Certainemẽt si nous endurons bien quelque peine pour avoir la santé : à plus forte raison pourrõs nous souffrir quelques petites an-

goiſſes pour obtenir une grande gloire. Penſez quelle eſt moſtre folie de craindre un ennemi deſia vaincu. Voici, q̃ Chriſt a triomphé de la mort: elle ſaigne & ſanglotte encor ſoubs nous, & neantmoins nous trẽblons. Il nous ſuffit que Chriſt ſoit mort, lequel ne fuſt point mort ſinon afin que nous peuſſions mourir en aſſeurance & avec plaiſir.

Penſez que la mort eſt neceſſairemẽt annexee à nature. Nous ſommes pour un temps: mais à condition qu'un iour nous ne ſerons plus; nous recevons la vie, mais à condition de la rendre. Il y a des choſes que la neceſſité rend faciles, auſſi bien qu'il y en a des aiſees qu'elle rend couſtumierement difficiles. C'eſt une injuſtice

bien

bien inepte d'accepter une alliance, & d'en refuser les conditions.

Pensez qu'il n'y a qu'une verge cõmune à toute chair, qu'il n'y a point d'autre plus belle dressiere, ni aucun plus beau chemin ou plus court; non pas mesmes pour les princes. La compagnie mesmes amoindrit les miseres: & la frequẽce d'un mal le rend moins redoutable. Combien y en a-il qui sont allez devant nous; ains combien de milliers sont partis d'un mesme champ? Combien y a il de couronnes & de sceptres entassez devant les portes de la mort, que leurs proprietaires y ont laissez cõme des despouilles au vainqueur? Avons-nous bien passé par tant de cimetieres, & aupres tant de sepulcres;

& nous ſommes-nous biẽ veus mourir ſi ſouvent en la perſonne de nos amis, ſans nous reſouldre à ce paſſage lors qu'en vient noſtre tour? Imaginez vous d'eſtre ſeul exempt de la loi cõmune du genre humain, ou d'eſtre cõdamné à vivre autant que Mathuſalem; ſoyez certain que la mort n'eſt point ſi effroyable maintenant, que voſtre vie en tel cas ſeroit ennuyeuſe.

Ne penſez point tant que c'eſt que la mort, cõme de qui elle procede, & pourquoi. No⁹ recevons biẽ des meſſagers de baſſe qualité, envoyez de la part des grãds, pour le reſpect que portons à leurs maiſtres. Et qu'importe-il quel il ſoit, moyennant qu'il nous apporte bonnes nouuelles? Et quel-

les

les meilleures nouvelles pourriez-vous recevoir que celles ci, Que Dieu vous envoye querir pour prendre la possession d'un royaume? Ceux-là ont sujet de craindre la mort qui ne la recognoissent que cõme un sergent envoyé de l'enfer; & lesquels se sentent accusez par leur conscience d'avoir mené une vie infame selõ leur volonté, & secrettement assujettis à condamnation. Nous sçavons où c'est que nous allons, & en qui nous avõs creu. Passons donc alaigrement vers nostre gloire par ces portes noires de la mort.

Finalemẽt sçachez qu'il n'y a que nostre negligence qui donne une face terrible à la mort. Pensez à la mort & vous ne la craindrez point. Ne vo-

yez vous pas que les ours meſmes & les Tigres ne ſemblent point terribles à ceux qui vivẽt parmi eux? Comme avons no⁹ veu leurs maiſtres & gardiens ſe iouër avec eux, au lieu qu'à peine les ſpectateurs ſ'oſoyent fier à la chaine qui les tenoit attachez? Accointez-vous de la mort, combien qu'au commencement elle vous ſemblera hideuſe, vous la trouverez pourtant, ains la vous rendrez familiere & bonne compagne. La familiarité ne peuſt ſubſiſter avec la crainte. Ces receptes ſont ſuffiſantes. La trop grande abondãce accable pluſtoſt qu'elle ne contente. Prenez ſeulement celles cy, & ie vous oſerai promettre toute aſſeurance.

SECON-

SECONDE DECADE DES EPISTRES de Ioseph Hall.

EPIST. I.

A Messire Robert Darcy Chevalier.

L'estat d'un vrai Chrestien, mais qui est foible.

VOVS demandez cõment ie me porte, ie vous dirai que quelquefois personne ne se porte mieux que moy, & me porteroye tousiours bien, s'il ne tenoit à moi. Non que ie puisse avoir la santé à mon cõmandement, ou le moyen d'avoir le monde à ma devotion. L'homme pourroit il bien e-

ſtre heureux ſans ces choſes, voire en deſpit d'icelles? Ces choſes neantmoins ne peuvent ni augmenter ni amoindrir les contentemens qui procedent d'en haut. Quel uſage & quelle veuë a-on des eſtoiles cepẽdant que le ſoleil luit? Je ne me ſens iamais heureux ſinon alors ſeulement que contemplãt ces choſes terreſtres d'un œil de meſpris, ie peux tirer ma joye des cieux. Je dis à celui qui le ſçait, que tous les plus grands contentemens que la terre ſçauroit apporter à ſes plꝰ grands favorits ne ſont que foibles, imparfaits, variables & d'un petit moment tant ſeulement, & ſont tels que leur cataſtrophe n'eſt que miſere, ou ſujet de plainte. Nous nous repentons de les avoir eus, & cependant

pendant que nous les avons nous ne nous y osons fier. Au lieu que les plaisirs d'en-haut sont entiers & permanents. Quel paradis de contentemẽs sens ie dedans moi, lors qu'apres plusieurs traverses de meditations, ie trouve en mon ame une sensible possession de mon Dieu! lors, di ie, que ie peux cheminer & converser librement & familierement avec le Dieu des cieux: lors que mon ame a fermement & sensiblement empoigné mon Sauveur, & le tire en bas à soy, ou plustost s'esleve en haut vers lui, & peut & ose secrettemẽt dire: Je sçai en qui i'ay creu. Lors que ie peux considerer d'un œil estranger toutes ces creatures inferieures, & que par mes pensees ie suis trãspor-

té en mon ſejour eternel, me conſolant en la veuë & meditation de ma gloire future, & de la preſence des Saincts: lors que ie voi pourquoi i'ay eſté creé, & que ma conſcience me rend teſmoignage d'avoir fait ce pourquoi i'eſtois venu, fait, di ie, non en ſorte que ie m'en puiſſe glorifier: ains en telle façon qu'il eſt accepté, mes imbecillitez eſtans pardonnees, & mes actions eſtans meſurees par mes deſirs, & mes deſirs par la ſincerité d'iceux. Finalemẽt lors que par une ſaincte reſolutiõ ie me peux trouver affermi & conſtamment diſposé à recevoir toutes ſortes d'accidẽs, les bons avec moderation, les mauvais avec courage & patience, & les uns & les autres avec actions de graces, me ſentant

tant vertueusement preparé à toutes bonnes occasions, constant & alaigre en devotion, & en un mot prest pour suivre Dieu, voire rẽpli de Dieu. Tel peut estre par fois mon estat, & par fois peux deplorer la chetifve & miserable prosperité des meschans, me mocquer de leur vanité, & me repentir de la miene. Mais alors (car pourquoi auroi ie honte de le confesser?) le monde s'interpose derechef entre moi & le ciel, & par ses tenebres & confusiõs fait eclipser cette lumiere qui resplendissoit à mon ame. Alors ie suis surpris & assotti par une insensible stupidité, ma devotion est petite, & ma joye est nulle: La face de Dieu m'est cachee, & ie suis troublé. Puis ie commence à m'accompa-

rer aux autres hommes, diſant ainſi en moi-meſme, Tous hõmes ſont-ils ainſi hebetez & terreſtres ? ou bien ſuis-ie moy ſeul pire que to⁹ les autres hõmes, & cette miſere m'eſt elle particuliere ? Je porte maintenant deçà delà ma charongne ſans aucun ſouci, & (comme les corps morts ne s'eſchauffent point par le frotter) c'eſt en vain que ie taſche de prendre des plaiſirs, deſquels meſmement les autres ſe mocquẽt Je fai ma beſongne accouſtumee, mais c'eſt ſans courage, il n'y a rien qui ne me ſoit ennuyeux, ie m'ennuye meſmes de moi meſme.

Je ſuis tel iuſques à ce que ie me ſepare & retire à part vers celui qui ſeul a le pouvoir de me relever & vivifier. Je raiſonne

sonne avec moi mesme, & confere avec lui, ie me tanse & chastie, & ie l'invoque: & apres quelque varieté de discours spirituels, ie renouvelle ma familiarité avec lui, comme aussi de son costé il renouvelle en mon endroit les gages & arrhes de son amour: alors ie vis derechef, & m'esiouï en moy mesme de cette felicité, souhaitant qu'elle peust tousiours durer, & en comparaison d'icelle fai fort peu de cas du mõde. Voila quelle est ma vie, tõbant & me relevãt, ne sçachãt si ie suis plus obligé de rendre graces & loüãges à Dieu pour m'avoir donné une telle iouissance de lui, ou me dois plus blasmer à cause de mon incõstãce au bien, si ie me dois plus resiouïr de ce q̃ par fois ie suis

content & à mon aiſe, ou mẽ faſcher de ce que ie ne le ſuis touſiours. Je combats, & ſouhaite pluſtoſt que ie n'eſpere d'eſtre mieux. Telle eſt noſtre guerre, nous ne pouvons pas touſiours triompher: il nous faut auſſi quelquefois ſouffrir & lamẽter, puis derechef nous reſiouïr de ce que nous avons encor le pouvoir de nous plaindre, & eſtre marris de ce que nous ne nous pouvons reſiouïr davantage: comme auſſi de ce que nous ne pouvons nous attriſter davantage: Ayans eſperance que ſi nous pouvons avoir patience, nous ſerons un iour conſtans.

EPIST.

Epist. II.

A Meſſire Edmond Bacon Chevalier.

Du benefice que l'on reçoit de la vie privee & retiree.

DOVTEZ tant qu'il vous plaira, ſi vous en avez ſujet, que pource qu'à preſent pluſieurs vents froids ſoufflẽt au milieu de nous, mon affection puiſſe eſtre aucunement refroidie en voſtre endroit. Je vous dirai pourtant, que le vrai amour eſt ſemblable à un fort torrẽt, lequel coule avec d'autant plus de violence qu'il eſt eſloigné de ſa ſource. La penſee des plaiſirs que i'avoye accouſtumé de trouver en voſtre preſence ne m'a iamais eſté tãt

agreable & plaiſante qu'à preſent que ie ſuis privé du moyẽ de les renouveler. Je ſouhaite ſouvent d'eſtre avec vous, voire ſi ie pouvoye, ou m'eſtoit loiſible de ſouhaiter un changement, ie ſouhaiteroye voſtre condition. C'a touſiours eſté choſe ſeure & plaiſante de vivre retiré hors du commun tabut du monde, & ce pluſtoſt maintenant que le monde eſt plus empiré. C'eſt vn heur de n'eſtre teſmoin de la calamité des temps, laquelle il eſt difficile de voir ſans ſe contaminer avec eux. Noſtre threſor philoſophique ſert de bouclier & de rempart aſſeuré contre les tumultes, contre les vices, & contre les meſcontentemens. Outre ce plaiſir noble, vertueux, & permanent, qui procede

de

de du gain de la cognoissance des profonds mysteres de Nature. L'on peut avec tresgrande facilité vivre en ce lieu exempt des communs soucis, & de l'infection des maux communs. La curiosité de sçavoir si l'Espagnol gaigne par sa paix, & comment il la conserve ; & s'il seroit plus expedient aux Estats de poser les armes, & de vivre en paix & en liberté; si la tresve de l'Empereur avec le Turc a esté honorable & à propos ; ou si Venise a gagné ou perdu par ses dernieres dissensions, sont pensees qui n'oseroyent regarder au dedans de ces portes ci. Qui est envié, & de qui on a pitié à la Cour; qui achette cherement les esperãces, & encor plus cherement la faveur, & courtoisie ; qui

dreſſe des ſecrettes embuſches pour deſarçonner un autre afin de ſucceder en ſa place, ſõt ſoucis qui ne vous peuvent iamais troubler. Ils n'oſẽt entrer dans ce ſanctuaire de paix, de là vous pouvez voir comment tous ceux qui vivent en public ſont agitez parmi telles vagues, & avoir cõpaſſion de leurs miſeres. Car les grandes dignitez ont rarement des entrees ſeures & aiſees, &, ce qui eſt encor pis, à grand' peine peut on exercer les grandes charges au contentement de tous, ſans vſer de quelques polices indirectes. Helas! la grãdeur de leurs priuileges ne ſçauroit equipoller à la grandeur de leurs travaux. Les iours ennuyeux, & les nuicts pleines d'inquietudes, la vie courte, & les longs

ſoucis,

soucis, les corps debiles, & les esprits travaillez, sont les satellites qui accompagnent la grãdeur. Les clients rompent leur sommeil sur le matin, ou les soucis qu'ils ont au cœur le chassent à la premiere veille: leurs recreations sont traversees par des requestes, ou par des plaintes; & leurs repas sont interrõpus par des pacquets de lettres. Ils sont continuellement pleins d'affaires sãs iouïr d'aucun relasche; & leurs affaires n'ont point d'intermission ni iour ni nuict, ni mesmes aux iours de feste: au lieu que vostre vie privee & solitaire vous affranchit de tout cela, & de toute autre misere apparemment glorieuse. Là vous pouvez repoſer, boire & manger à vostre aise, vous recreer hon-

neſtement, & en ſomme iouïr de vous meſmes. Et cependãt que vous vivez ainſi heureux, vous eſtes hors de la portee de l'envie, ſinon que moi meſme fuſſe celui qui vous envoyaſt cette hoſteſſe, laquelle ie condamnerois iuſtement comme faute de mon amitié. Perſonne ne ſe preſente là pour vous ſupplanter & deſarçõner, ou pour vous diſgracier; au lieu que ſi vous en eſtiez deliors vous ne pourriez eviter ces inconveniens. Que cela ne ſoit, ſi quelqu'un vit ſeulement ouvertement parmi le monde, comme ſpectateur il eſt aſſeuré d'avoir pluſieurs troubles. L'ame mauvaiſe tient que ce ſoit un tourment aiſé, ains pluſtoſt un plaiſir d'avoir touſiours le mal pour object: mais à l'ame logee:

gee en bonne assiete & bien posee ce tourment est presque un enfer. Certainement c'est un paradis à telle sorte de gens de vivre parmi les crapauts & serpents. L'un en plaisantant se moque de son Createur: un autre se iouë ou gausse de l'Escriture saincte: un autre n'a en bouche que des jurons & sermens qu'il fait retentir à tous propos: un autre se raille de celui qui est devot. L'un ne profere que paroles de vilenie: un autre s'en rit: & un troisieme les deffẽd: l'un se fait porc, & l'autre diable. Et qui pourroit souffrir tout celá, s'il n'a le cœur totalement addonné au monde? qui ne souhaitteroit plustost d'estre Hermite desolé, ou prisonnier enclos dans un cachot? Nous voyons que

tous maux nous tourmentent, ou bien nous infectent : voſtre vie retiree evite tous ces incõvenients, en ſorte toutesfois qu'elle ſ'exempte auſſi de tous les maux communs à la ſolitude. Vous avez beaucoup d'amis, la compagnie deſquels entremeſlee avec voſtre ſolitude, fait qu'il ne vous manque gueres de ce qui eſt commun au public. Les deſerts ſont trop ſauvages, & la ville eſt trop populeuſe : la contree ſeulement eſt propre pour le repos. Je ſçai qu'il y a certains endroits où la ſtupidité d'eſprit eſt ſi frequente, que comme ils ne donnẽt point d'inquietude exterieure, auſſi n'apportent ils aucun contentemẽt interieur. Mais voſtre demeure n'eſt poĩt de cette qualité, ains eſt telle que

que le plaisir d'icelle est si grãd, qu'il est bastant pour recompenser sa solitude. La Cour est pour l'honneur, la ville pour le gain, & la contree pour le repos, qui, selon le iugement des plus sages, est un bien si grand, qu'il ne cede en rien aux autres deux. Et mesmes combien en avons nous cognu, qui n'ayans rien pour se couvrir contre les iniures de l'air qu'une pauvre logette construite de chaume ont deploré les miseres qui se trouvent parmi les põpes exquises des plus grãds? Combien donc plus aisé est-il à ceux qui vivent à leur aise, & en paix d'avoir compassion des uns & des autres? Je ne vous louë pas tant en ceci, que ie vo⁹ admire. J'en sçai beaucoup que la necessité fait vivre soli-

tairement, auſquels il ſuffit ſ'ils peuvent faire de neceſſité vertu : mais ie ne cognoi en aucun lieu point de ſi excellentes parties couvertes ſous une maniere de vivre ainſi volontairemẽt retiree. Le mõde vous cognoit, & a beſoin de vous, & neantmoins vous vous tenez volontairement caché. Aimez vous touſiours, & cheriſſez cet ombrage, iuſques à ce que noſtre commune mere vous appelle à ſon ſervice neceſſaire, & vous enjoigne de negliger le ſoin particulier de vo⁹ meſme pour lui complaire. Ce qu'eſtãt vo⁹ ſçauez où vous trouverez la Paix. Je ſuis bien certain que ſoit que les autres vous cõplaiſent ou non, vous cõplairez à vous meſme, & quant à moi ie vous magnifierai, & tant qu'il me

me sera possible, vous imiterai.

EPIST. III.

A Monsieur Jean Whiting.

Discours Apologetique touchant le mariage des personnes Ecclesiastiques.

IE ne sçai si cette querelle merite qu'on lui responde, ou plustost qu'on la reiette par un tacite desdain ; ou s'il est question d'y respondre, si la respõse doit estre facetieuse, ou serieuse. Je ne permets pas volontiers à ma plume de s'amuser apres des questions : toutefois il semble que cet argumẽt sera assez court à decider pour une epistre. Je veux bien estre

puni par divorſe ſi ie ne preuve & manifeſte cette verité. L'on nous provoque par certains frivoles diſcours de table, à prẽdre en main la cauſe de nos fẽmes. Il y a peut eſtre des gens de haute qualité, qui ſont bien contẽs de ſ'attribuer quelque prerogative par deſſus les autres, & pour cette cauſe murmurent contre nous. S'ils eſtimoyent que ce fuſt vne malediction d'eſtre marié, ils nous l'octroyeroyent volõtiers. Or noſtre mariage, pour parler librement, n'eſt repris & cenſuré que par ceux qui n'ont iamais ſçeu vivre chaſtement en mariage, qui n'ont iamis ſçeu la vraye diſtinctiõ de virginité faite par ce * Canoniſte. Que nous ſoucions nous de leur cẽſure, ſi nous ſommes approu-

* Bartol. Brixiensis *Virginitas duplex Carnis & Mentis.*

vez

vez de Dieu? Mais peut estre que quelques uns maintienent cela sans iugement. Faites cognoistre à telles gens ce que S. Paul leur dit, que c'est *une doctrine de Diables*. N'estoit cette opinion, il manqueroit à l'Eglise Romaine un signe evidēt de son Antichristianisme. Que leurs testes rases parlent pour eux, ausquels leur vœu illicite a imposé temerairement une necessité impossible. Je leur laisse examiner l'ancienne reigle qui dit, *In turpi voto muta decretum:* Change de deliberation en vœu illicite ou deshōneste: sinon qu'ils aimēt mieux ce dictō, *Cautè si non castè*: Cautement si non chastement. Les Papistes mesmes d'esprit modere accorderont que nous sommes libres, entant que no⁹

Caus. 35. q 5 Cod. Tunc salvabitur. Mulier suā virginitatē bene servat, si ideo nubat vt filios pariat ad iustitiam. Profitentur continentiā corporū, incontinentiā debacchātur animorum. De Rom. Cler. Salnianus.

ne ſommes pas liez par vœu: non pas meſmes ſi auant que ces anciens Germains *pro poſſe & noſſe*. Ou bien que nous ſoucions nous combien qu'ils ne le nous accorderont pas, cepẽdant que nous tiendrons cette reigle de Baſile le grand pour certaine,* *Que maudit ſoit cettui là qui deffend ce que Dieu commande, ou qui commande ce que Dieu deffend.* Il ne me chaut que dient les hommes ou les Anges, tandis que la parole de Dieu dira, *Qu'il ſoit mari d'une ſeule femme*: cette ſeule parole me confirmera, & garentira contre tous les abois de toutes les bouches impures. Celui qui a ordonné le mariage dit qu'il eſt honorable: que nous ſoucions nous donc du deshonneur de ceux qui le polluent? & meſ-

* Qui vetat quod Deꝰ præcepit, aut præcipit ꝙ Deus vetuit maledictus habeatur abomnibus quiamãt Dominum. *In Moralib ſum. cap.* 14.

& mesmes Dieu parle honorablemẽt de ce que nature marque de honte [a] τίμιος ἡ κοίτη. [b] *Gregoire* lui donne le tiltre de *opus castum*, ou œuvre chaste. *Paphnutius* de σωφροσύνη, ou chasteté. Mais si Dieu estoit le luge de ceste controverse, elle seroit bien tost vuidee, lequel au temps mesmes de cette adstriction legale a approuvé le mariage des Ministres de son Sãctuaire. Oyõs un peu ce qu'en dit le Cardinal *Panormitanus*; [c] *La continẽce* (dit-il) *aux Clercs n'est ni de la substance de leur ordre, ni ordonnee par aucune loy de Dieu*: & *Gratian* apres *S. Augustin*, dit bien encor davantage: [d] *Leur mariage*, dit-il, *n'est defen-*

a *Heb.13.* La couche du mariage est honorable.

b *Non qa peccatũ sit coniugibus cõmisceri: hoc enim opus castum non habet culpã in cõiuge. &c. Greg. in Psal. Pœnit.* σωφροσύνην ἐκάλει καὶ τὴν τιμίαν γάμου συνάφειαν. *Socrat.*

hist Eccl.

c Continentia non est in Clericis secularibus de substantia ordinis, nec de iure diuino. *Panorm.*

d Copula sacerdotalis nec Legali, nec Euangeli-

du par aucune authorité Legale, ni Evangelique, ni Apoſtolique.

Dieu n'a iamais impoſé cette loi de Continence: qui dõc l'a impoſee? e l'Egliſe. Comme ſi une bonne eſpouſe voudroit contredire & s'oppoſer à la volonté de ſon eſpoux: mais avec quelle congruité? O Papiſtes, ſcoutez le iugement qu'en a donné voſtre Cardinal meſme: & cõfeſſez d'avoir la bouche cloſe. f *Mais ie croi*, dit-il, *que ce ſeroit le bien & ſalut de pluſieurs ames, & ſeroit une loi ſalutaire, que ceux qui voudroyent ſe peuſſent marier: attendu que, comme l'experience le nous monſtre, il s'enſuit un effect tout contraire de*

ca nec Apoſtolica authoritate prohibetur. 26. q. 2. c. ſors ex Auguſt.

e ſeulement *ex ſtatuto Eccleſiæ. Durand. 4. diſt 37 q. 1. Tho. in 2. 2. q. 88 art. 11*

f Sed cie do pro bono & ſalute eſſe animarum (ꝙ eſſet ſalubre ſtatutum) vt volẽtes poſſent contrahere, quia experientia docente, contrarius prorſus effectus ſequitur ex illa lege continentiæ: cùm hodie non viuant ſpiritualiter, nec ſint mundi, ſed maculentur illicito coitu cum eorum grauiſſimo peccato, vbi cum propria vxore

ceſſt

cette loi de Continẽce: veu qu'encor à present ils ne viuent point spirituellement, & ne sont point impollus, ains souillez par un accouplement illicite, non sans commettre un grand peché à leur confusion: au lieu que ce seroit chasteté de se conioindre avec sa propre femme. Est-ce un Cardinal, pensez-vous, ou un Huguenot qui parle? Mais si ce chappeau rouge ne merite pas tant que l'on doive respecter son dire: il faut qu'un Pape luy mesme parle depuis la chaire de S. Pierre, assavoir Pie secõd de ce nom, Pape autãt docte & sçavant, qu'il en soit point monté en ce siege depuis mille ans en çà. g *C'a esté*, dit-il, *pour une bonne raison que l'on a frustré les prestres du benefice du mariage: mais il semble par une meilleure raison qu'on le*

esset castitas. *Panorm. de Cler. coniug. cap. Cùm olim.*

g Sacerdotibus magna ratione sublatas nuptias, maiore restituẽdas videri. *Aux memoires de Platine luy mesme in vita Pij II.*

leur doive reſtituer. Qu'avons nous faute d'autre iuge? Vous voyez combien eſt iuſte cette loy: voyez maintenant comme elle eſt anciene. Car la doctrine de quelques uns n'a riẽ que le temps pour maintenir leur cauſe. L'antiquité a eſté un ancien refuge pour la fauſſeté. La reigle de *Tertullian* eſt veritable, *Ce qui eſt le premier eſt le plus vrai.* Moyſe rapporte clairement ce qu'ont fait les anciens Perlats d'entre les Iuifs. Qu'ont fait les Apoſtres? [h] S. Paul ne nous dit-il pas que tant les autres Apoſtres, que les freres du Seigneur & *Cephas* avoyent des femmes, & qui plus eſt les menoyent avec eux? Quant à cette puerile eluſion de [i] ἀδελφὴν γυναῖκα, qui la peut ſouffrir ſinon pour

h Μὴ οὐκ ἔχομεν ἐξουσίαν ἀδελφὴν γυναῖκα περιάγειν. &c. 1. Cor. 9. 5. &c

i Les Rhemiſtes liſẽt ela, *vne femme, vne ſœur*

ſ'en

sen mocquer. [k] *Clement Alexandrin*, qui est un pere non moins ancien, que de credit, ne nous dit-il pas, que *Pierre*, *Philippe*, & *Paul* mesme estoiēt mariez? Et ce dernier, quoi que moins vraisemblable, comme est-il confirmé par *Ignace* en son Epistre aux *Philadelphiens*? Et mesmes leur propre Cardinal, le docte [l] *Caietan* l'advouë & le prouve. Telle estoit la practique, quelle estoit la constitution? Regardez en ces Canons que l'Eglise Romaine attribue aux Apostres, & que *Frāçois Turrian* leur Iesuite se tourmente tant à defendre en un livre entier. Là vous trouvez, Canon 5. comme il est porté que [m] *nul Evesque, nul Prestre ou Diacre ne delaissera sa femme sous pretexte de Religion* (

[k] Clemens, *citatus est iam ab* Eusеb. *l.* 3. *cap.* 13. Petrum *cùm vxorem suā ad mortē duci cerneret hortatum & consolatam his verbis*, μέμνησο ὦ αὐτῇ τοῦ Κυρίου.

[l] *Illud ad Philipp.* οὐ ζυγο γήσω.

[m] Ἐπίσκοπος ἢ πρεσβύτερος, ἢ διάκονος τὸν ἰδίαν γυναῖκα οὐκ ἐκβαλλέτω. (*ne ejj-*

ciat) σφοδρότερα δὲ ὁ βέλος· Εἰ δὲ ἐν βάθει ἀφορίζοιτο. ἐπμένειν δὲ καθαιρεθῆναι *Can. Apoſt. 5.* n *Conſtant 6 l. 3. Can* Quoniã Canõ *Apoſtolicæ* ἀκριβείας *Nos ſequentes veterem Canonẽ Apoſtol.* ἀκριβείας *& conſtitutiones ſacrorũ virorum legales nuptias modò valere volumus, &c.*

ſur peine d'eſtre demis. Ce ſeroit aſſez pour rire de voir comment les Jeſuites ſe tourmentent à ronger cet os, ſans en pouvoir rien ſuccer que le ſang qu'ils font ſortir de leurs iouës, n cependant que les ſix Conciles generaux approuvẽt, & proclament ce ſens vrayement Apoſtolique en deſpit de toute contradiction.

Suivez maintenant les tẽps, & deſcendez plus bas; qu'ont fait les ſiecles ſuivans ? Recerchez les memoires & Annales. Nonobſtant tout ce qui eſt inferé par quelques Epiſtres de Papes palpablemẽt ſuppoſees, ils ſe ſont mariez ſans ſcrupule qu'il y euſt quelque commandement contraire. Pluſieurs de ces Anciens ont admiré la virginité, mais ils ne l'ont

l'ont point imposee. o *Origene* entre autres (quoi que lui mesme fust Eunuque de son bon gré) est contraint d'exhorter les fils des Ecclesiastiques à ne s'enorgueillir point de leur parentage. Apres cela les Peres du Concile de Nice voulans introduire une loi de Continence, *Socrates* l'historien l'exprime en cette sorte : p *Il sembloit bon*, dit-il, *aux Evesques de introduire une nouvelle loi en l'Eglise.* Elle estoit donc nouvelle, & ils l'eussent seulement voulu introduire: d'où s'ensuit qu'elle n'estoit point auparavant, où nous sçavons bien cõme *Paphnutius*, qui estoit luy mesme vierge, fameux en saincteté de vie, fameux en miracles, se levant [ἐβόα μάτρα] s'escria hautemẽt, en disant, qu'ils

o *Quia Christianis parẽtibus enutriti sunt &c. maximè si fuerint ex patribus sacerdotali sede dignificatus, i. Episcopatus, Presbyteratus, aut diaconatus, ne glorientur. Orig tract. 8. in Matt.*

p *Visum erat Episcopis legẽ nouam introducere in Ecclesiam. Soc. l. 1. cap. 8.*

Signa per Paphnutium nõ minus quã dudum per Apoſtolos fiebant. Ruffin. *l.1 c.4.*

Paphnutius miraculis & pietate clarus obtinuit in Nicena Synodo habẽdum pro caſtitate cum propria vxore concubitum Socr. *l.1. cap.8*

ne devoyent point impoſer ce βάρος ζύγον, peſant ioug aux gens de l'Egliſe. Ses raiſons furẽt ſuivies : il parla & eut le deſſus. Ainſi cette liberté a touſiours eſté continuee & confirmee. Si ceci n'eſt aſſez manifeſte, q Sainct *Athanaſe*, teſmoin irreprochable, nous en fournira un millier d'hiſtoires iuſques à sõ aage. *Il y a eu*, dit-il, *pluſieurs Eveſques qui ne ſe ſont pas mariez, & au contraire il y a eu pluſieurs Moines qui ont eſté peres d'enfans: comme auſſi vous voyez au contraire des Eveſques peres de diverſ enfans, & des Moines qui n'ont point recerché les moyẽs d'a-*

q *In Epiſt. ad Dracont.*

r Multi ex Epiſcopis matrimonia non inferunt: Monachi contrà parẽtes liberorum facti ſunt: quẽadmodum viciſſim Epiſcopos filiorum patres, & & Monachos generis poteſtatem non quæſiuiſſe animaduertas, *Atha. Epiſtola ad Dracontium.*

voir

voir lignee. Si vous voulez encor des tesmoignages tirez du siecle precedēt, & du suivant. Vous auez *s Numidicus* le Martyr, Prestre marié: *t Cheremon* du *Nil*, Evesque marié: *u Demetrianus*, Evesque d'*Antioche*, le fils duquel, assavoir *Domnus* a succedé à *Paul Samosatenus*, *Philoromus* & *Phileas* Evesques des Thimnites, *Gabinius* frere de *Eutichianus*, Evesque de *Rome*, le pere de *Nazianzene*, *Basile* & l'autre *x Gregoire*, *Hilaire*, & ce bō *Spiridion* Evesque de *Cypre*, duql *Sosomene* rēd un si evident & direct tesmoignage. Pour passer les autres sous silence, que diroy ie de plusieurs Evesques de *Rome*, dont les fils, non bastards comme ils sont auiourd'hui

s *Numidicus presbyter, qui uxorem concrematam & adhaerescentē lateri latus aspexit.* Cypr. l. 4. Epist. 10.

t Ex Dyonisio Eusseb. l. 6. c. 41.

u Eusseb. l. 7. c. 29. & l. 8. c. 9. *Gregorius verò apud Nazianzum oppidum in locum patris sui Episcop. subrogatus.* Ruff. l. 1. c. 5.

x Gregor. Rissen. frater Basilij, teste Nicephoro, uxoratus, uxorem & liberos habuit: sed propterea non fuit in rebus & exercitijs diuinis inferior vel dete-

d'huy, ains (cõme le teſmoigne le Pape *Vrbain* luy meſme) [z] engendrez par legitime mariage, ont ſuccedé à leurs peres en la chaire Pontificale. [a] La raiſon dequoi rendue ingenuemẽt par le Pape meſme eſt; *d'autant que le mariage eſtoit par tout permis aux Eccleſiaſtiques devant qu'il euſt eſté defendu* (ce qui ſans doute ſ'eſt fait depuis peu) *& qu'encor à preſent eſt approuvé en l'Egliſe d'Oriẽt.* Qu'avons nous beſoin de davantage de teſmoignages ou d'exemples? Quoy que [b] *Heliodore*, Eveſque de *Trica* (homme pl⁹ propre à deſcrire quelque laſcive hiſtoire d'amour, que des controverſes d'Egliſe) ait ap-

rior. Sozom.

z *De legitimis coniugijs nati*

a Cùm ergo ex Sacerdotib⁹ nati in ſummos Põtifices legantur eſſe promoti, nõ ſunt intelligẽdi de fornicatione, ſed de legitimis connubiis nati quæ ſacerdotibus vbique ante prohibitionẽ licita erant, & in Orientali Eccleſia vſque hodie eis licere probatur *Diſtinct* 56. *Cenoman.*

b *L'autheur de l'hiſtoire d'Ethiopie.*

porté

porté en l'Eglise de *Thessalie*. Voici ce que Socrates escrit pleinemẽt de ces Evesques de son temps : [c] *Car plusieurs d'entr'eux ayans la dignité & exerçans la charge d'Evesque engendrent des enfans de leurs femmes legitimes.* Ceci a esté pratiqué. Voyez ce qui a esté decreté en ce sixiesme Concile general de *Constantinople* sur ce propos, à la confusion de tous contredisans. Je veux bien estre condamné pour infidele, si aucune Eglise protestante de la Chrestienté peut faire un decret plus peremptoire, plus clair & absolu, pour le mariage des personnes Ecclesiastiques : qui est un lieu, comme ie l'accorde, miserablement traitté par nos adversaires : & d'autant qu'ils ne le peuvent assez fle-

[c] Nam non pauci illorũ dum Episcopatum gerunt etiã liberos ex vxore legitima procreant. *Socr l 5. cap 21.*

ſtrir, ils le retranchẽr indignement de leurs Conciles. Qu'y a-il que l'impudence ne ſe permette de faire ? * Contre tous les teſmoignages des copies Grecques, contre leur *Gratian* meſme, cõtre les raiſons & defenſes de l'antiquité. La plus courte voye qu'ils obſervẽt en ceci eſt de bruſler ceux auſquels ils ne peuvent reſpõdre, d'effacer & retrãcher ce qu'ils ne peuvent faire valoir pour eux, & de couper le nœud que ils ne peuvent deſnouër. Les Romaniſtes du ſiecle ſuivant eſtoyent un peu plus equitables, leſquels ſe voyans preſſez de ſi pres par un ſi manifeſte decret, confirmé & ratifié par authorité des Empereurs, cõme ne pouvant ſouffrir aucune contradiction, commencerent

* *Citat. à Nilo Theſſalonicenſi.*

rent à faire des distinctions sur ce poinct: limitans cette liberté seulement à l'Eglise Orientale, & accordans que tous les Ecclesiastiques d'Oriēt se pouvoyent bien marier, mais non les leurs. Le Pape Estiene II. [d] le confesse franchement: [e] *la tradition*, dit il, *des Eglises Oriētales est toute autre que celle de l'Eglise Romaine, attendu que leurs*

d Les paroles de ce Concile sont ainsi veritablement tiāslatees par Chēnitius. *Quoniā in Romana Ecclesia loco Canonis seu decreti traditum esse cognouimus, vt ij qui digni habendi sunt ordinatione diaconi vel presbyteri, profiteantur se deinceps cum vxoribus suis non congressuros, nos sequentes veterem canonem Apostolicæ, sincerę, exquisitæ, & ordinatæ constitutionu, legitimas sacrorum virorum cohabitationes coniugales etiam ex hodierno die in posterum vtere, ratas & firmas esse volumus: nullo modo eorum cum vxoribus proprijs coniunctionem seu copulationem dissoluentes. Itaque si quis dignus inuenitur, eum minimè prohibendus est ad hunc gradum ascendere, ideo quòd cum legitima vxore cohabitet. Nec tempore ordinationis suæ ab eo postuletur, seu cogatur abstinere velit, aut debeat legitimo congressu cum propria vxore.*

e Aliter se Orientalium habet traditio Ecclesiarum, aliter huius sanctæ Romanæ Ecclesiæ. Nam

eorum Sacerdotes, Diaconi, aut ſubdiaconi matrimonio copulãtur: Iſtius autem Eccleſiæ vel Occidẽtaliũ nullus ſacerdotum à ſubdiacono vſque ad Epiſcopũ, licentiã habet cõjugium ſortiendi. *diſt* 31.

Preſtres, Diacres, ou ſouſdiacres sõt mariez, au lieu qu'en cette Egliſe, ou aux Orientales il n'eſt loiſible à perſõne d entre les Eccleſiaſtiques, depuis le ſouſdiacre iuſques à l'Eveſque, de ſe marier.. Il eſt bien liberal, mais non aſſez : car ſ'il conceede ceci, pourquoi ne cõcedera il davãtage ? Pourquoi ſeroit il loiſible en Orient ce qui ne l'eſt pas en Occident? Les Evangiles ou les loix d'equité ſe varieroyent-elles ſelõ la varieté des quatre coings du monde? Dieu fait-il quelque difference entre la Grece & l'Angleterre ? S'il eſt loiſible, pourquoi ne le ſeroit-il par tout ? ſi non, pourquoi ſe permettroit-il, ou pratiqueroit il en quelque endroit ? Parquoi vous voyez cõme en ceci nous ne differons point d'avec l'Egliſe:

gliſe: ains ſeulemẽt d'avec l'Egliſe Romaine: mais ce ſacré Concile n'approuve pas tant ſeulement cette pratique univerſellement, ſur peine de deposer tous ceux qui voudroyẽt y contredire, mais auſſi l'advouë par un decret Apoſtolique. Or iugez ſi ce ſeul teſmoignage n'eſt pas baſtãt pour abbatre & renverſer une centaine de petits Conventicules, & pluſieurs legions de particulieres contradictiõs, ſi tãt y a qu'il y en euſt eu beaucoup. Ainſi pour l'eſpace de ſept cents ans, vous ne trouverez rien en ce fait qu'une pleine liberté. Toꝰ les ſcrupules ſe ſont ſeulement ſuſcitez au huictieſme ſiecle, auquel neantmoins cette violente impoſition rencõtra pluſieurs doctes adverſaires qui

la contrecarrerent, & ne l'osa-on introduire & authoriser tout à coup. Et alors mesme *Gregoire* III. escrivant aux Evesques de Baviere leur envoya ce cõmandement, *f Que nul ne tiene aucune putain ou concubine, ains que chascun viue chastement, ou se marie à une femme, laquelle il ne luy sera loisible de quitter.* Et ce suivant cette regle des Clercs tiree *g d'Isidore*, & renouvellee au *h* Concile de *Mayence*, à la honte perpetuelle de nos imposteurs adversaires. Il n'y a rien qui argue tant la mauvaise conscience, que les iniques expurgations, & corrections. *Isidore* dit, *Qu'ils se contienent; ou se marient à une seule.* Ils citent seulement de lui, *Qu'ils se contienent*, & laissẽt le reste: qui est encor pis que

quand

f Nemo scorta aut concubinã a lat: sed aut caste viuat, aut vxorem ducat, quã repudiare fas nõ esto.

g Dist. 3

h Anno 813

i Clerici castimoniam inuiolati corporis perpetuò conseruare studeãt, aut certè vnius matrimonij vinculo fœderẽtur. *Isid reg. Cler.*

quand le Diable cita l'Escriture. Mais i'eusse bien peu espargner toute cette peine d'escrire, si i'eusse peu persuader à ceux qui doutent de ce poinct, ou le nient, de lire seulement cette Epistre que [k] *Hulderic* Evesque d'*Ausbourg* a doctement, & avec grande vehemẽce escrite sur ce sujet au Pape *Nicolas* I. laquelle au cas qu'elle ne refute suffisamment toutes cavillations, & ne contente tous les lecteurs, & rende tous les adversaires non obstinez, couvaincus, ie veux bien tomber d'une si iuste cause. Là vous verrez combien cette liberté est iuste, expediente & ancienne, & ensemble les foibles & iniques fondemens de

[k] Soit qu'il se nomme *Huldericus*, ou (cõme il est appellé en des endroits qu'il y a, *Volusianus*, ie ne m'en mets en peine: quãt au suiet il n'y a point de doute. *Huldericus Episcopus Augusta ann.* 860. *Aeneas Sylu. in sua Gir. Hedim. Monum.*

Eccl hist lib 8 *cap.* 2. Fox. en ses *Actes & Monum.* l'a pleinement translaté.

la Continence forcee. Liſez la, & voyez ſ'il y a moyen de deſirer un meilleur advocat. Cette liberté a touſiours attiré la benediction de Dieu ſur ces lieux, non toutefois ſans une extreme oppoſition, pour l'eſpace de 200. ans davantage apres lui, tant il fut conſtant & heureux à la maintenir. Les hiſtoires ſont teſmoins irreprochables de cet affaire, & des doctes diſputes & altercations qui ſe firent en ces temps ſur cet argument. Mais le corps de l'Antichriſtianiſme ayant cõmencé à ſe parfaire, & ſe ſouſtenir en ſa forme abſoluë mille annees apres Chriſt, cette liberté qui au paravant avoit eſté agitee, & chanceloit ſous *Nicolas* I. a depuis eſté entierement ruinee & deſtruite par

Leon

Leon IX. *Nicolas* II. & ce tison & emissaire d'cfer *Gregoire* VII les femmes ont esté reiettees & repudiees, & le celibat forcé; l Qui est un coup (dit *Aventin*) pour les macquereaux & ruffiens, qui au lieu d'une femme pouvoyent avoir alors six cents concubines. Mais il appert comme cet acte fust approuvé par les meilleurs & principaux (outre ce que les Eglises le proclamerent par tout pour Antechrist) en ce que au Concile m tenu à *Vvormes* les Evesques François & Allemands deposerent ce *Gregoire*, sous le pretexte, entre autres crimes, qu'il avoit n separé l'hõme d'avec la femme. Ce qui se fit toutefois plus par violence, que par raison. Aussi la volonté de Dieu ne fut pas

l Auentinus l 5. *Gratum scortatoribus quàm pro una uxore sexcentas iam mulierculas inire licebat.*

m *Anno* 1076.

n *Maritos ab uxoribus separat.*

tant mise en consideration en ce fait, comme la meschanceté & perversité du Pape [o] *Aventin* tesmoignera combien de seditions s'en sont ensuivies.

Les contestes & debats qui ont esté environ ce temps là entre nostre Clergé Anglois, & leurs *Dunstanes*, sont bien memorables en nos histoires, qui nous enseignent combien tard, & avec combien de resistance, & d'iniustice ils furent contraints de subir ce ioug. J'aimeroy mieux renvoyer mõ lecteur à ce qu'en ont escrit *Bale* & *Fox*, que d'abbreger en petit volume les monumẽs que ils ont laissez de leur sçavoir, pour m'eslargir & estendre.

[o] *Ex interdicto Sacerdotum coniugio, gravissima seditio gregem Christi afflixit.* Auent. *l.* 5 Henri. Huntin. de Anselmo *l* 7. *de Anno* 1100. *in Synodo Londinẽsi, prohibuit sacerdotib uxores antè non prohibitas.* Anselme (*dit cet historiẽ*) a esté le premier qui a deffendu le mariage au Clergé d'Angleterre. Ce qui fut enuiron l'an de nostre Seigneur 108- Iusques alors donc il fut tousiours libre. *Itẽ Fabia. liberos uit fuisse sacerdotes per ann* 1080.

J'ay

J'ay rapporté, cõme ie croi, cette verité d'assez haut, & l'ai deduite & ramenee assez bas par beaucoup de siecles, iusques au milieu de la rage & de la tyrannie Antichrestiene. Là est finie nostre liberté, & là a commencé leur servitude. Nostre liberté est heureusement renouvelee par l'Evãgile: nous iouyssons de tout ce que Dieu & son Eglise ont tousiours approuvé. En quoi nous ne sommes pas seuls ; l'Eglise Grecque, qui a autant d'estendue que la Romaine, & qui en quelques parties est meilleure pour leur saine doctrine, en fait, & en a tousiours fait de mesme. Que les Papistes & Atheistes dient ce qu'ils voudront; Il est bon & seur de suivre Dieu, & sa plus pure Eglise.

EPIST. IV.

A ma ſœur Madame, B. Brinsly.

Qu'il ne faut pas s'attriſter pour les douleurs & afflictions.

IL ſe void rarement qu'un regret tenu caché aye bonne iſſue, attendu qu'il faut eſtre pourveu d'une forte reſolutiõ pour l'eſtouffer dans ſon ſein; ou qu'autremẽt il pouſſe l'hõme à quelque ſecret malheur, au lieu que la faſcherie eſtant revelee, ſe diminue de la moitié, & perd touſiours ſa force en la declarant. Voſtre douleur a eſté ſagement deſcouverte, & on lui reſpondra d'une façon autãt eſtrange qu'elle l'eſt. Je ſuis bien aiſe de voſtre affe-

affection, & ie lamenteroy voſtre condition, ſi le dueil que vous portez en voſtre cœur n'eſtoit tel. Voſtre faſcherie procede de ce que vous ne pouvez aſſez lamenter vos pechez. Je vous dirai que les Anges meſmes chantẽt de ioye a l'occaſion de cette lamentation; & la terre ne ſçauroit faire retentir une plus douce & agreable muſique aux oreilles de Dieu. Cette triſteſſe & contrition de cœur eſt le chemin de lieſſe. La douleur mondaine eſt digne de pitié & commiſeration, d'autant qu'elle meine à la mort; mais cette cy merite ſeulement d'eſtre enviee & congratulee. Si ces larmes eſtoyent communes, l'enfer ne ſ'amplifieroit pas tant. Iamais peché dont on ſe ſoit re-

penti n'a eſté puni, & nul peché n'a cauſé un tel dueil, qu'il ait eſté accompagné d'une cordiale repentance. Vous avez fait ce qui cauſoit voſtre regret pour ne l'avoir pas fait. Ce bō Dieu, dont l'acte eſt ſa volōté, repute noſtre volōté pour l'effect. S'il requeroit de nous une contrition & penitēce correſpondante & à proportion de la grādeur & enormité de nos pechez, noſtre dueil ne ceſſeroit iamais. Or eſt-il que ſa miſericorde n'a point tant d'eſgard à la meſure, qu'à la verité d'icelle, & nous repute avoir ce, du manquement dequoi nous nous plaignons. Ie n'ai iamais cognu aucun vrai penitent, qui en la profondeur de ſon angoiſſe & des remords de ſa conſcience ait eu peur de ſe

contriſter

contrister par trop, ni aucun endurci & obstiné en ses pechez, qui souhaitast de s'attrister davantage. Bien vous diray ie plustost, que cette douleur est meilleure, voire plus, q̃ cette profonde tristesse & marrissement que vous desirez à l'occasion de vos pechez. Plusieurs ont esté tourmentez & pincettez d'un remords extreme pour des pechez qu'ils ont commis, par la gehenne & torture d'une cõscience infectee & coulpable, lesquels neantmoins ne sont iamais venus là où croissoit repentance, & auxquels la conscience fait l'accusateur, le tesmoin, le iuge & le bourreau: mais un serieux marrissement pour ne pouuoir estre assez marri ne s'est iamais trouvé que dans l'ame douëe

des graces de Dieu. Vous eſtes heureuſe, & cependant vous vous plaignez. Dites moi, ie vous prie, ce marriſſemẽt pour le manquement duquel vous vous attriſtez, eſt-il une grace de Dieu ou non? ſi non, pourquoy vous faſche-il de ne l'avoir pas? ſ'il eſt une grace de Dieu, ô que c'eſt choſe heureuſe de s'attriſter pour le manquemẽt de grace! Le Dieu de toute verité & benediction a dit, *Bien-heureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de iuſtice*: & de meſme haleine, *Bien heureux ſont ceux qui meinent dueil: car ils ſeront conſolez*. Vous dites que vo⁹ menez dueil, & Chriſt dit que vous ſerez conſolee. Il faut donc maintenant ou que vous vous deffiiez de voſtre Sauveur, ou bien que vous cõfeſſiez

fessiez vostre beatitude, & que avec patience vous attendiez sa consolation promise. Que craignez vous? Vous voyez les autres qui demeurent debout comme de gros & puissants chesnes, sans estre esbranlez, ni esmeus, & vous n'estes qu'un fresle roseau, plante foible, agitee & courbee par le moindre vent qui souffle, & finalemẽt brisee apres avoir esté bien agitee. Mais voici vous estes entre des mains tendres & favorables, qui n'ont iamais cassé personne, qui ait esté froissé par ses pechez, qui n'ont iamais froissé personne, qui ait esté humilié par les tẽtations. Vous n'estes que comme estoupes, & vostre meilleur feu n'est pas une flamme, ains seulement une obscure fumee de grace: &

ſon Eſprit eſt ici comme un vẽt doux, & non comme eau froide, il vous enflammera, & ne vous eſteindra iamais. Le marriſſement qui vous manque, eſt un don de lui. Prenez garde qu'en vous affligeant pour la meſure qui n'eſt ſelon voſtre gré, vous ne murmuriez cõtre celui qui la donnee. Ce n'eſt pas à faire aux mendians d'avoir le choix : ſi vous en avez cette portion qu'il a daigné vous donner, eſt plus qu'il n'eſtoit tenu de vous donner : & toutefois vous dites, Et quoy n'en auray-ie pas davantage? comme ſi vous vous offenſiez de ce qu'il n'eſt pas davantage liberal en voſtre endroit. Ces faicts meſcontẽtemẽs meſme ſont dangereux. Deſirez en davantage, voire tant que vous pour-

pourrez, mais ne vous faschez pas, lors que vous ne l'obtiendrez pas. Desirez, mais en sorte que vous ne soyez impatiente, ni ingrate. Ceux qui l'ōt essayé sçavent combien il est difficile de se plaindre, sans preiudice à l'action de grace qu'on doit à Dieu. Et ne sçay lequel est pire, ou d'attendre impatiemment les choses bonnes, ou ne les desirer point tout à fait. La faute de vostre douleur gist plustost en vostre imagination qu'en elle mesme. Et si à la verité vous n'estes assez dolente, attēdez seulemēt le bō plaisir de Dieu, & vos yeux descouleront en larmes. Combien voyez vous qui se plaisent & esgayent en leurs pechés, voire s'en iactent & en font gloire? Cōbien aussi en voyez vous, qui mourroyēt

par faute de paſſetemps, s'ils ne pouvoyent librement pecher, & encor plus librement en diſcourir ? Quelle ſaincte eſtes-vous à ceux, qui peuvẽt gemir & larmoyer par la ſouvenance qu'ils ont de la fragilité & lubricité de la ieuneſſe, & ne pẽſẽt iamais que vous ayez ietté aſſez de larmes. Ie vous accourage neanmoins en ce que vous auez, mais cõme ne voulant pas vous perſuader de ne requerir davantage. Il eſt bon d'eſtre avaricieux de grace, & en ce cas d'avoir ſes deſirs ſatisfats par la poſſeſſion d'icelle. Pleurés touſiours, & deſirés touſiours de pleurer : mais que vos larmes ſoyent comme vne pluye qui tombe en vn temps beau & ſerain; cõfortables, & de bõne eſ-

ne esperãce, & que vostre attẽte ne ressente point le mescontentement ou la deffiance. Ces larmes sont serrees ; ceste faim sera assouvie, ceste douleur sera soulagee. Il n'y a rien entre Dieu & vous que le temps. Ne prescriuez point de terme à sa Sapience, n'hastez point aussi sa misericorde. Sa grace est suffisante pour vous : & sa gloire sera plus que suffisante.

EPIST. V.

A Monsi. Hugh Cholmley.

Touchant la Metaphrase des Pseaumes.

N'Ayez point peur q̃ ie me trauaille par trop à estudier. I'ay vn corps qui me con-

trerole aſſez en cela; de ſorte qu'il n'eſt pas de beſoin que mes amis s'en tourmentent. Il n'y a rien en quoy ie peuſſe pluſtoſt exceder ſi i'oſoye ſeulement negliger la ſanté de mon corps pour aſſouvir le deſir de mon eſprit. Mais cependant que i'affecte & recerhe les threſors de ſcience, ma foibleſſe me tance en me diſant. *Il ſe vaut mieux contenter d'un petit ſçavoir, que de ſe priver de ſanté.* I'acquieſce, & ſouffre patiemment deſtre fruſtré de la felicité que i'avoye choiſie. Ie ne ſuis point chiche du peu que ie puis acquerir, & n'ay pas moins de bonne volonté à en faire part, que ie ſuis deſireux d'amaſſer. Ceux qui ſont les plus abondants, ſont communément les plus eſpargnans.

Nous

Nous autres vaisseaux, qui avons des places vuides, rendõs vn son creux au moindre touchement: mais vous, qui estes du tout plein, ne rendez point de son. Si nous pardonnons vostre silence, vous pouvez bien suporter nostre prodigalité. S'il y a quelque tort, il redonde sur nous, en tant que nous divulgons ce que nous devrions tenir caché. C'est une faute pardõnable de nous faire moins de bien, pour en faire dauantage à autruy. Entre autres miens essais i'ay hardiment entrepris de mettre en rime les Pseaumes de Dauid: iugez de l'heur de ceste entreprise par les effects, que vous en voyez. De tous mes labeurs il n'y en a point, qui soit tant exposé à la cẽsure de tous,

& touchant leſquels ie deſiraſſe plus volontiers de ſçavoir quelle eſt l'opinion des ſages & iudicieux. Il y en a peut eſtre qui trouvent les vers rudes; dont les oreilles delicates ont plus d'eſgard à vn ſtile doux & coulãt qu'au vray ſens. Ie trouve bien bõ vn ſtile poli & coulant, mais ie ne l'affecte point. C'eſt la moindre qualité d'un vers de n'auoir autre but q̃ la delectation muſicale. D'autres pourront blaſmer la difficulté des chants d'iceux; à l'humeur d'eſquels l'on ne ſçauroit complaire ſans commettre plus grãde offenſe. Car à dire vray, ie n'ay iamais peu voir aucun bon poeme compoſé ſelon les meſures accouſtumees. J'ay touſiours reputé ceſte ſorte là pour la plus aiſee & moins poë-

tique.

tique. Ceste faute s'il y en a aucune, tombera sur la negligence de nostre Peuple ; qui ne sçauroit prendre la peine de bien considerer quelque varieté propre & consonante. Les François & les Allemãds nous ont dõné des dignes exemples de la diligẽce & du soin exact qu'ils ont eu en cela. Aussi nos oreilles ni nos voix, n'ont pas moins de faculté de s'accorder & accõmoder aux tõs. Il ne mãquerie q̃ la volõté d'apprẽdre. Et qu'est cela sinon manger le bled en son espi, pource que nous ne voulons prendre la peine de le battre & vanner? Si l'on demande s'il faut que nos vers descendent à ceux-là, ou que ceux là montent à eux; i'estime qu'vne sage moderation les feroit esgaler, afin que chas-

que partie quittaſt quelque choſe, & ſe rencontraſſent en un milieu l'une avec l'autre. Ainſi ay ie taſché de ce faire, avec une ſincere intention de leur biẽ faire, pluſtoſt que d'en pourchaſſer quelque loüange. Car il m'euſt eſté biẽ aiſé d'attendre plus haut; ce que ie n'ay oſé faire; tant à cauſe de la grave maieſté du ſuiet, que afin que les plus ſimples lecteurs en peuſſent tirer du benefice. Vous remarquerez touſiours que ie me ſuis eſtudié à garder le ſens entier de David, avec des termes ni trop relevez, ni auſſi trop bas; lequel milieu eſt d'autant plus difficile à trouver que la matiere eſt plus ſacree, & la liberté moindre. Pluſieurs grands eſprits ont entrepris ce taſche, leſquels neãtmoins,

moins, ou ne l'ont pas fait, ou bien l'ont supprimé en leurs cabinets particuliers, & luy ont refusé la lumiere commune : comme entre autre ces deux rares esprits des *Sydneyes* ; ausquels la Poësie estoit autant naturelle qu'elle pouvoit estre affectee des autres : & nostre digne ami M. *Sylvestre* m'a monstré avec combien d'heur, il a quelques fois quitté son *du Bartas*, pour se tourner vers le doux chantre d'Israel. Il ne se pourroit faire qu'au milieu d'une si grande abondance de poësie, cest ouvrage croupist sans estre entrepris par quelqu'un : pleust à Dieu que ie peusse vivre pour le voir paracheué, ou par moy ou par quelque autre plus habile que moy. Cependant i'at-

tendray de vous un advis pur & ſincere tant pour le regard de la forme, que du ſens. Laiſſez à part pour vn temps voſtre amitié & affectiõ: qui trop ſouvent aveugle le iugement. Et comme l'on a accouſtumé de faire en toutes equitables procedures de iuſtice, faites moy ſortir, cependant que l'on examinera mon vers: & meſmes, que ie ne reçoive pas ſeulemẽt voſtre cenſure, mais auſſi celle des autres par vous: & vous prie, comme vous m'aimez, d'eſtre en mon endroit, pour ceſt effect, Jnformateur & Juge tout enſemble. Si vous l'approuvez, vous me donnerez courage, & ſi vous le corrigez: vous me corrigerez auſſi, & amenderez: ou les petites eſtoiles ou les brochettes que vous y fe-

y ferez (pour user des marques *d'Origene*) seront bien receues en ma marge. Ce sera un grand heur pour nous s'il plaist à Dieu de rendre nos pauvres labeurs en quelque façon utiles pour la gloire de son nom, & le salut de son Eglise.

EPIST. VI.

A Mons. Samuel Sotheby.

Preface à sa Relation des affaires de la Russie.

LE voyage rend la sagesse parfaicte, & l'observation donne la perfection au voyage, sans laquelle l'homme peut bien donner du contentement à ses yeux, mais ne sçauroit nourrir sõ esprit, & apres auoir

couru beaucoup de terres & de pays s'en retourne le corps tres araſſé, & l'ame vuide. Le lieu de ſa naiſſance eſt plus aſſeuré, plus plaiſant & agreable, toutesfois moins fructueux en experience. Mais à un eſprit oiſif qui ne trauaille & ne diſcourt, il luy eſt indifferent ſoubs quel climat & en quel lieu il ſoit. Et comme le but du voyage eſt l'obſervation, auſſi la fin de l'obſervation eſt d'informer & inſtruire les autres; car de quoy nous ſervitoit la ſcience que nous acquerons, ſi elle demeuroit tellement eſtouffee en nous meſmes, qu'elle ne parvinſt à la cognoiſſance des autres. Tel plaiſir ſecret & caché, ne peut cõtenter qu'un naturel envieux: Vous avez humé des airs de beau-

beaucoup de sorte, & froids; vous estes allé loin, avez veu beaucoup, ouï davantage, & observé tout: vous avez employé ces deux ans à l'imitation des sept annees de Nabuchodonosor, à converser avec des creatures telles que celles avec qui S. Paul combatit à Ephese. Helas! quelle face, ains quel corps d'Eglise avez vous veu? quelles meurs & coustumes? quelle sorte de peuple? entre lesquels la superstition ignorante debat avec l'Atheisme secret, la trahison & desloyauté avec la cruauté; un diable avec un autre; cependant que la verité, & la vertu, n'est pas si hardie que de faire aucune oppositiõ pour resister à cela: Ayant acquis vne telle experience ie croy qu'estant de retour en nostre Angleterre,

vous n'avez ſceu ſi vous eſtiez en terre ou au ciel. Maintenãt donc (ſi vous me voulez eſcouter cõme vous ſouliez autresfois) comme vous avez remarqué ce que vous avez veu, & couché par eſcrit les obſervations qu'avez faites ; ie vous conſeille de publier ce que vous avez eſcrit. Ce ſera un labeur agreable à la poſterité. Je ſuis trompé ſi l'inſtabilité & inconſtance de l'Eſtat de Ruſſie n'a fourni des matieres d'hiſtoires plus memorables, que point de noſtre aage, ou pout eſtre que pluſieurs centuries de nos predeceſſeurs. Que penſeroy-ie en cela, ſinon que Dieu vous a envoyé en ce pays devant que ces tumultes & grabuges arrivaſſent pour eſtre le teſmoin, & comme le regiſtre

regiſtre de ces changemens & revolutions ſi fameuſes & notables? Il ſe plaiſt d'eſtaler & faire voir à tout le monde, les iuſtes maux qu'il envoye en une partie du monde, & de publier ſur le theatre du Monde ces maux que les hommes font & enveloppẽt de la nuict ſombre de leurs ſecrettes penſees; afin que le mal du peché des hommes eſtant accomparé au mal de ſa punition puiſſe iuſtifier ſes procedures, & condamner les leurs. Ainſi voſtre œuvre l'honorera outre le ſecond ſervice que vous rendrez à l'Egliſe par le benefice qu'elle en retirera. Car tandis que vous diſcourez de la tyrannie manifeſte de ce *Nerõ Ruſſien, Iean Baſilius*, des plus ſecrets, mais non moins ſanguinaires complots

de *Boris* : du mauvais ſucces d'une Courõne deſrobee quoy que miſe ſur la teſte d'un fils innocent ; des hardies entrepriſes & de la fin miſerable d'un faux deffi, quoy qu'ambitieux, & aſpirant; de la perfidie d'un peuple abiect & ſervile, indigne d'avoir des meilleurs gouverneurs ; de la ruine des meſchants gouverneurs indignes d'avoir des meilleurs ſubiects ; des iniques uſurpations des hommes, des iuſtes vengeances de Dieu, quoy que tardifves, cõme la cruauté eſt recompenſee d'une effuſion de ſang, les iniuſtes pretẽtions & attentats de ruine & deſolation, la deſloyauté & trahiſon d'un dur ſervage, le lecteur, avec une ſecrette horreur qu'il en concevra, en tirera du plaiſir,

sir, & avec le plaisir de l'instruction : aussi ne sçay-ie point aucune relation, d'où il puisse tiret une plus facile leçon, de iustice, de loyauté, & de recognoissance.

Mais sur tout que le Monde considere avec pitié & commiseration la dure condition de ce digne & Noble Secretaire, *Ruchinski*. Povre gentilhomme! Sa destresse & desolation me fait tousiours ressouvenir de la Cigoigne *d'Esope*, qui fut prise entre les Grues. Il vit maintenãt sous le desplaisir d'un prince estrãget ; en tourmẽt & bãnissemẽt tout ensemble. Il a servi un mauvais maistre mais avec loyauté & sincerité de cœur, & pureté de mains. L'iniustice d'un maistre n'infecte pas davantage un bon ser-

viteur que la ſincerité & loyauté du ſerviteur ne prouve la meſchãceté de ſon maiſtre: un mauvais ouvrier ſe peut ſervir d'vn bon inſtrument; & il arrive ſouvẽt qu'une bouche ſouillee & vilaine ſe torchera d'une ſeruiete blanche & nette. Ie m'eſiouis neantmoins de voir comme ſa pieté, de meſme que elle a touſiours eſté conſeruee en l'amitié du Ciel, luy acquiert des amis en ceſt autre monde où nous ſommes. *Voici* qu'une inopinee delivrance prend un lõg traict depuis noſtre Iſle, avec toute proſperité & contre toute eſperance, ains pluſtoſt ceſte delivrance luy eſt envoyee du ciel par noſtre moyen. Ce Dieu qu'il ſert, veut eſtre cognu de ces Chreſtiens brutaux, rudes, & inhumains

pour

pour protecteur de l'innocence, pour fauteur & fauoriseur de la verité, & loyauté, & pour remunerateur de la pieté. La misericorde de nostre Roy gratieux, la compassion d'un honorable Conseiller, l'amour d'un vray ami, & (ce qui a tout fait, & a tout mis en train) la grace de nostre bon Dieu, desliera maintenant ces liens, & donnera une ioyeuse bienvenue à sa liberté, & vn congé volontaire à sa destresse & desolation. I'espere qu'il vivra pour recognoistre ceste faveur cependãt ie la recognois pour luy. Ces affaires de Russie sont autant dignes d'avoir part en vos memoires, q̃ l'amitié qu'avez tesmoigné à ceſt ami est digne de ma souvenance. Car ni ceste large mer ne l'a peu

noyer,ni eſteindre,ni le temps & l'abſence, qui ont accouſtumé de conſumer l'amitié petit à petit,n'ōt peu diminuer l'ardeur de ceſte affection ; qui a eſté engendree par ſa douceur & courtoiſie,& nourrie & entretenue par la religion. Tant la rareté que le merite,rēdront recommandable ceſte vraye amitié, qui (à dire vray) a eſté deſia long temps hors d'uſage. Il ne s'eſt iamais veu plus grande amitié,mais non plus ſubtile;Car chaſcun s'aime ſoy meſme en autruy, aime l'eſtat en la perſone. L'eſperance qu'on à de l'advantage & du proffit,eſt la pierre d'aimant qui attire les cœurs de fer des hommes;& non la vertu ni le merite. Nul ſiecle n'a produit plus de Paraſites & moins d'amis. La plus

part

part ſont amis d'apparence, ſerviables en attente de quelque proffit, mais leur amitié eſt creuſe & vaine, & n'y a point de foy en eux quand il eſt queſtion d'en faire l'experience. Voy toutesfois & confeſſe maintenant, ô *Buchinski*, que tu as trouvé vn ami, qui t'en a acquis beaucoup, auquel ayant teſmoigné beaucoup de faveurs, tu n'en as point perdu. Ie ne ſçaurois penſer combien la liberté (laquelle quoy que tard a regardé en arriere ſur luy) luy ſera agreable & avec quelle allegreſſe il la recevra en la profondeur de ſes afflictions, lors que en le careſſant, elle le prendra par la main, & comme vn autre Ange ouvrira les portes de fer de ſa miſerable captiuité, & le ſortira par

les cheveux d'entre ces Chreſtiens barbares & inhumains pour le conduire en ce paradis de Dieu. Cependant ie lui ai eſcrit comme i'ay peu, en langage cognu, d'vne main incognue, afin que mes pauvres lettres de congratulatiõ puiſſent ſervir comme d'humbles ſervantes qui en accompagnent de plus grandes.

Quant à voſtre œuvre, ie lui ſouhaite autant d'heur, & de faveur, que le proffit, ains la delectation, dont elle eſt remplie, en meritẽt; & ne craignez rien, ſinon que ce long delai que vous faites de la publier ne diminue quelque choſe de ſa nouveauté. Nous ſommes tous devenus *Atheniens*, & reputons un eſtrange rapport ſemblable à un poiſſon & à un hoſte.

Ces

Ces yeux ces mains, qui eussent peu le mieux servir en cela, l'ont arrestee. Ie ne vous sçaurois blasmer, si vous l'estimez estre plus honoree par la lõgueur de sa gratieuse reveue & observation, q̃ lle ne le pourroit estre par l'acceptation du mõde. Les habits mesmes quittez & posez par les Princes sont ꝓtieux. Il y en a d'autres q̣ vous ont en partie p̃venu: mais leurs labeurs au prix des vostres ne sont que comme vn Echo en une longue periode, par lesquels nous oyons seulement le dernier son de ces mouvemẽs, ignorans le commencement. Il nous les font seulement taster; mais vous nous menez à la source. Si le lecteur vous rẽdoit seulement autant de remerciement, comme vous luy

donnez de contentement: vous ne ſçauriez deſirer dauantage.

Pour mettre fin, ie prie Dieu qu'il nous face autant de grace à bien uſer de ſes iugemens, comme à les cognoiſtre; & que le monde, s'aide à advancer vos labeurs, vous donne courage, & liberté à *Buchinski*.

EPIST. VII.

A Stanislaus Buchinski, n'agueres Secretaire de Demetrius Empereur de Ruſſie.

Du confort & conſolation qui procede de l'empriſonnement.

LA cognoiſſance que l'œil donne de la face ſeule, eſt petite

petite, incertaine & imparfaite. Car qu'est ce de voir seulemẽt la peau ou la belle couleur exterieure du visage, tant suiette à se changer par la moindre maladie, & à se varier par la passiõ? Il me semble que l'oreille descouvre plus clairemẽt les intentions des autres, & les unit plus fermement aux nostres? & comme elle est le sens de la discipline, aussi est elle le sens de l'amitié qui la commande mesme à l'absent, & la fomente au present. C'est une chose que nous avons n'agueres experimentee en vous mesme, tres noble Stanislaus; nous en eussions bien peu auoir des exemples plus proches, mais non meilleurs. Car combien de choses excellentes avons-nous ouï de vous par le reci

qu'en a fait noſtre ami commun, quoi que principalement voſtre, qui a aiſément gagné noſtre croyance, & nos affections. Combien de fois a-il parlé honorablement de vous! Combien de fois auſſi avons-nous d'ardente affection ſouhaité voſtre delivrance & liberté! Et maintenant voyez comme elle vient, comme diſent les Grecs, ἀπὸ τῆς μηχανῆς, & viſite ſon client abandonné de tous moyens. Combien que ie ne feroye point doute de dire que cette miſere exterieure de corps a ſemblé plus dure à ceux qui en ont eſté teſmoins oculaires qu'à vous meſmes, qui eſtes doué de ſageſſe & prudence, & qui plus eſt, eſtes bon Chreſtien; dont l'ame libre & franche, au milieu des

plus

plus grandes angoisses de l'hõme exterieur vole par dessus les mers & les terres où il luy plaist, & ne peut estre empeschee d'ẽtrer au sejour qu'elle s'est choisi, ni par la distance des lieux, ni par les tourmẽtes de la mer, ni par la hauteur des mõtagnes, ni par la violẽce des ennemis, ni par les fortes barrieres, ni les murailles, ni par aucunes gardes. Voyez, cõme celuyq. ioüit de Dieu, iouït de soy mesme & de ses amis, & ainsi se nourrit tellement du plaisir qu'il reçoit d'vne telle ioüissance qu'il oublie ou mesprise aisément toutes autres choses. Ce n'est point *Paradoxe* de dire qu'un *sage Chrestien ne peut estre empriſonné ni banni.* Il est tousiours chez soy; tousiours franc & libre. Car sa liberté est de-

dans luy;& ſon domicile eſt univerſel. Et qu'eſt-ce ie vous prie(car vous l'avez eſſayé)qui fait la priſon? Eſt-ce l'eſtroicte conſtruction des murailles? Si ce n'eſt que cela , vous avez autant de compagnons,qu'il y a d'hommes. Car conſiderez comment l'ame d'un chaſcun eſt confinee dedans ces cloſtures d'argille du corps , qui ſont bien plus eſtroittes,voire plus obſcures : d'où elle peut ſouvẽt regarder autravers des treillis de ſes pẽſees attẽtives; mais n'eſt iamais eſlargie,iuſq̃s à ce q̃ ce Dieu q̃ nous a conſtitué en ceſte priſon,nous donne noſtre delivrãce,&nous diſant *Retournés vo⁹,les fils d'Adã*: Ainſi ou bien tous hommes ſont priſonniers, ou bien vous ne l'eſtes pas. Eſt ce donc le reſſerrement?

rement? Combien y en a-il, (& sur tout de l'autre sexe en vos contrees Orientiales) qui par orgueil s'enferment dans des chambres, en sorte qu'ils ne voyẽt point le soleil, & ne sont veus des autres; Combiẽ y a-il de superstitieux qui sous ombre de devotion, combien *d'Aglais* nõ cognus, qui pour vivre plus à leur aise & sans souci, se tienent cachez aux maisonnettes de leur propre village, & n'en sortent pas seulemẽt pour *visiter les villes voisines?* Et qu'est vostre Russie à tous ses habitans sinon une large prison, une grande galere? voire qu'est ce que le monde est à nous, sinon aussi vne grande prison? comment se pourroit plaindre d'estre estroictement resserré celuy qui court par

tout le monde, & au delà du monde? La tyrannie peut bien ſeparer l'ame d'avec le corps; mais elle ne la peut confiner dans les limites du corps. Vous faites par neceſſité ce que les autres font pour leur aiſe, pour devotion, & par orgueil: pourquoy donc puis qu'ils le vous faut faire, ne le feriez vous auſſi volontairement? Imaginez-vous ſeulement que la cauſe ſoit autre, & que voſtre condition ſoit pareille à celle de ceux qui ont choiſi, & ſe plaiſent en cette vie renfermee, haïſſans toutesfois le nom de priſonniers, cependant qu'ils en tienent la condition. Mais pourquoy vous perſuade ie de ne deſagreer ce que ie prie Dieu que vous puiſſiez abandonner? I'aimeroye bien mieux

que

que ne fussiez point du tout prisonnier, que d'estre allegrement prisonnier par necessité. Si les portes sont ouvertes, ie ne vous persuaderay pas d'y demeurer. Plustost nos prieres ouvriront ces portes, & vous tireront en ceste commune liberté des hommes, laquelle aussi n'a pas peu de contentement, quoy qu'il soit moindre & inferieur. Car combien de plaisir reçoivent ces gens, par lesquels nous autres hommes avons accoustumé d'estre conduits, de voir & d'estre veus, de parler à nos amis, & les ouïr parler à nous, de toucher & baiser les cheres mains de nos proches parens: & finalement de mourir parmi eux? Ou bien ceci vous arrivera; ou bien le soigneux ami que vous avez

perdroit de grandes eſperances, & de grands travaux ; ie n'adiouſte pas davantage, & nous ſerions fruſtrez du fruict de taat de ſouhaits & conſultatiõs qu'auõs faites à ce ſuiet. I'oſe eſperer, ains croire, q̃ cela ſera. Seulement qu'il te plaiſe, ô noſtre bon Dieu, de donner à ceſt affaire une iſſue telle qu'en a eſté l'ouverture que tu en as donnee, & qu'il te plaiſe d'ordonner & diſpoſer en ſorte de ces moyens & eſſais vraiſemblables, que nous puiſſions finalement voir & embraſſer en preſence, celuy que nous aimons & honorons en ſon abſence.

Epist. VIII.

A Mon beau pere M. George Wenysse.

Exhortation à allegresse Chrestiene.

VOus vous plaignez d'une stupidité & engourdissement d'esprit qui est une maladie cõmune, & qui arrive aux meilleurs esprits, voire à ceux, qui mesprisent le plus les vanitez. Car le vrai Mondain ne cerche qu'à se resiouïr & récreer, & ne se soucie quelle soit sa recreation, pourveu qu'elle luy soit plaisante. Il se feint des faux delices, lors qu'il n'en a point: & s'il peut seulemẽt passer le tẽps & chasser la melãcho-

lie, il croit avoir heureuſement employé ſa iournee. Ce qui eſt ainſi neceſſairement ; car cependant qu'il fait ſon Dieu du mõde, ſa devotiõ ne peut eſtre que ſon plaiſir : au lieu q̃ l'ame mortifiee a apris à deſdaigner & reietter telles reſiouiſſances frivoles & iniques; & n'affecte que des plaiſirs ſolides & entiers , & aimeroit mieux demeurer engourdie & aſſopie faute de ioye, que d'eſtre tranſportee par des plaiſirs laſcifs & diſſolus. Quand le Monde, comme vn importun Meneſtrier, ſe fourre dans ſa chambre & luy preſente de la Muſique sãs qu'elle l'ait recerchee, ſi elle daigne l'ouïr , c'eſt la plus grãde faveur qu'elle luy oſe ou puiſſe faire: elle ne le recompenſe pas , & ne s'amuſe

pas

pasà le louër. Mais pluſtoſt elle meſpriſe & reiette ſecrettemẽt cette Muſique rude & bruyante. Car elle trouve dedans ſoy une plus douce & meilleure harmonie entre Dieu & elle, apres qu'elle a un peu accordé ſon cœur par des meditations divines. Pour en parler pleinement, le Monde eſt ſemblable à un mauvais bouffon en ieu: le Chreſtien eſt un iudicieux ſpectateur, qui repute telles railleries & bouffonneries trop groſſieres pour en rire, & partant deſdaigne ce que les autres admirent avec grand applaudiſſement. Neantmoins il eſt certain que nous pechons ſi nous ne nous reſiouïſſons pas. Il n'y a pas moins d'erreur en la triſteſſe iniuſte qu'en la fauſſe ioye. Si les Mondains

pechent en ce qu'ils rient lors qu'ils devroyent gemir & pleurer ; nous ne pecherons pas moins ſi nous nous attriſtons quand il n'y a que matiere d'allegreſſe. Envierons-nous, ou nous faſchera-il de voir que l'un prenne plaiſir en la pouſſiere blanche ou rouge d'or ou d'argent, un autre en un titre vain & frivole ; l'un en un plat de viande exquiſes; un autre en quelque plaiſant diſcours; l'un en un liure, un autre en un ami, l'un à un eſprevier, un autre à un chien ; cependant que nous iouiſſons du Dieu des Cieux & ſommes triſtes? Quelle dure matiere eſt celle dont nous ſommes compoſez? Nous avons la fontaine de ioye, & cependãt nous nous plaignons d'eſtre triſtes. Y a-il aucune

ioye

ioye sans Dieu? Certainemẽt si la ioye est bõne; & si toute bõté viẽt de luy, d'où devroit proceder la ioye sinõ de luy? Et s'il est l'Autheur de la ioye; comment pouvõs nous estre Chrestiens sans nous resiouir? Et quoy gelerons-nous aupres du feu, & serons nous affamez au banquet? pouuons nous bien auoir une bõne conscience & neantmoins languir & succomber sous la tristesse? Si Dieu nous a fait heureux, pourquoy nous rendrions-nous miserables? Quand ie fay à mon cœur la question de David, ie ne sçay si ie suis plus irrité, ou plus honteux de la response. *Pourquoi es-tu triste, mõ ame?* Mon corps, ma bourse, ma renommee, mes amis; ou peut estre nulle de ces choses n'en sont cause. Ie suis

triſte ſeulement pource que ie ſuis. Et iaçoit que toutes ces choſes, voire davantage, me ſeroyent cõtraires, que ſeroit-ce pourtant ? Quand ie reviens à mon bon ſens, ie dis en moy, Ay-ie un pere, un Advocat, un Cõſolateur, & un domicile au ciel ? Combien que la terre & l'enfer, conſpireroyent enſemble pour m'affliger, mes douleurs ne pourroyent eſtre contrepeſees aux cauſes de ma ioye. Ie peux maintenant braver tous mes ennemis, & deffier toutes miſeres, ou biẽ porter courageuſement & allegrement toutes adverſitez, voire la mort meſmes. Si eſt-ce que Dieu ne nous retranche point le ſoulas de recõfort que l'õ tire de ces choſes terreſtres, lequel s'oſe oppoſer à nos meſcontentemens,

temens, & fait quelques fois pancher la balance de son costé. Sa lumiere quoy que plus grande n'esteint point la lumiere qui est moindre. Si Dieu ne les eust reputees benedictions, il ne les auroit pas envoyees, & comment seroyent elles benedictions, si elles ne nous resiouïssẽt pas? Les livres, les amis, le vin, l'huyle, la reputatiõ, la convenance, peuvent occasionner, mais non limiter nos resiouissances. Il n'en faut pas faire des corrivaux de Dieu, ains de ses truchemens. Elles ne sont rien quant à elles mesmes: au regard de Dieu, elles meritent que nous nous en resiouissions. On s'en peut servir, en sorte toutefois q̃ nos esprits ne soyent point distraits par leur absẽce. Qu'elles nous

quittent tant qu'elles voudront, pourveu que Dieu demeure avec nous, il suffit. Il ne seroit pas Dieu s'il n'estoit tout puissant & suffisant pour nous. Nous l'avons, ie parle hardiment, nous l'avons en sentiment, en foy, en plege & en gage, voire en possession. Pourquoy dõc n'en iouissons-nous pas ? pourquoy ne reiettons nous cet assopissement insensible qui nous rend la vie mal plaisãte, & ne laissõs nous toute la tristesse à ceux qui sont abandonnez de Dieu ; à ceux, di-ie, qui ne le cognoissent point, ou le cognoissent seulement irrité contre eux.

Epist. IX.

A M. W. R. Ded. à M. Thomas Burlz.

Consolations contre l'affliction immoderee prouenante de la mort des amis.

IE sçay bien que ce seroit chose vaine & inutile d'opposer un conseil à un torrent de douleurs tandis qu'il coule en sa plus grande force. Il faut que les passions se digerent à loisir: elles ne se moderent pas moins par le temps que par la sagesse. Il valoit mieux au commencemẽt se condouloir avec vous, & addoucir vostre afflictiõ en en supportant une partie, en quoy i'eusse bien desiré qu'ẽ me chargeãt d'une partie

vous euſſiez eſté ſoulagé. Toute autre choſe eſt moindre eſtant diviſee: mais nõ ceſte-là. Et puis le cõſeil eſt plus à propos apres les larmes: neãtmoins la perplexité où me mettẽt ces penſees n'eſt pas petite. Le cõſeil viẽt trop toſt, s'il arrive devant q̃ vous ayez digeré voſtre douleur, & trop tard s'il viẽt apres que l'avez digeree. Il eſtoit auparavãt hors de ſaiſon; & apres il ſeroit ſuperflu. Il ne vous euſt de rien proffité auparavant, & apres il vous pourroit offenſer, en rafraichiſſant une playe deſia cicatriſee. Il eſt autant difficile de bien choiſir le temps propre pour donner conſeil, que de le donner: & ce temps doit eſtre apres la premiere digeſtion de la douleur, & avãt la derniere. C'eſt pourquoy ſi mes lettres rencõtrent

la meilleure opportunité, i'en auray du contentemẽt, & vous en tirerez quelque proffit. Si cela n'eſt, i'ay pourtant bien merité pardon, pour l'avoir ſouhaité. Vous n'aviez que deux joyaux, qui vous eſtoyent fort precieux; aſſavoir une femme & un fils. L'un eſtoit une partie de vous meſme diviſee, & l'autre eſtoit une multiplication de vous meſme, vous les avez perdus tous deux, & ce preſques en meſme temps. La perte de l'un a cauſé celle de l'autre; & la perte de tous deux a cauſé la iuſte douleur qu'en avez conceuë. Telles pertes nous affligent quand elles arrivẽt ſimples; mais quand elles ſont doubles elles nous eſtõnent; & iaçoit qu'elles donnent l'advantage de reſpirer, peu s'en faut qu'elles n'acca-

blẽt le patient le mieux diſpoſé. C'eſt maintenant que voſtre vertu, voire voſtre pieté Chreſtiene eſt miſe à l'eſpreuve. Vous eſtes maintenant en la lice du cõbat dreſſee par deux fortes afflictiõs que Dieu vous envoye, monſtrez maintenant quelle eſt voſtre patience, & quelle eſt voſtre vertu & courage. Pourquoy auriez vous tant amaſſé, & reſervé tous ces temps paſſez, ſinon pour vous en ſervir à ce coup? Produiſez maintenãt en lumiere, & mettez en uſage tout le ſainct amas qu'avez fait, & faites nous cognoiſtre en cette difficulté comme vous avez eſté vray Chreſtien tout ce temps là. Ie ſçay bien que accidẽts ne vous ont pas ſurpris tout à coup; vous avez douté de leur arri-

vee;

vee, & vous estes disposé à les recevoir s'ils arrivoyent. L'on peut bien douter des choses subiectes à l'hasard, mais l'on doit, & il faut attendre les choses qui sont certaines. La prevoyance rẽd la douleur moindre, & abbat la force de la tribulatiõ Ou si vostre affection estoit si forte que vous ne peussiez premediter vostre perte, recevez la esgalement comme elle arrive. Le sage & le Chrestien sçait que la mort est si fatale à nature si ordinaire en ses venues, si puissante en ses succes, que ie suis esbahi commẽt il en peut avoir peur, ou s'en attrister. Si Dieu nous preste seulement les uns ou les autres, pourquoy murmurons nous lors qu'il redemande ce qui luy appartient? C'est de

meſme que des mauvais debteurs comme i'en ay veu, qui emprũtent avec prieres & ſont pleins de bõnes paroles & remerciemens tandis qu'ils gardent ce qu'ils ont emprunté: mais quand le temps de rendre eſt venu; payent d'ingratitude & inimitié. Nous nous meſprenons en ce que nous tenons; nous prenons pour don ce que Dieu entend de nous bailler en preſt. Nous ne ſommes que poſſeſſeurs à titre *de* precaire, & cependant nous penſons eſtre proprietaires. Voſtre femme & voſtre enfant ſont morts: Et bien, ils ont fait ce pourquoy ils eſtoyent venus.

C'euſt eſté choſe bien miraculeuſe s'ils euſſent peu eſtre exempts de la mort; mais ce n'eſt

n'eſt point merveille qu'ils ſoyent morts. Nous ſemblerions à nos prochains & à nous meſmes grandement malheureux, ſi tant eſtoit que nos familles ſeulement, ou nos amis, ou encor noſtre climat ſeul fuſſent ſubjects à cette loy. Or eſt il qu'elle eſt commune à tous, il nous faudroit donc eſtre marris de ce que nous ſommes hommes. Tous les plus grands Princes meſmes, & les plus puiſſans Monarques dancẽt avec nous le meſme branſle: mais que di ie des hommes ſeulemẽt? Le Dieu de nature, le Sauveur des hommes n'a-il pas ſuivi les meſmes traces de la mort? Et eſtimons-nous que ce ſoit ſi grand cas de le ſuivre par ce chemin? Combien s'eſt il veu de ſerviteurs, qui ſe ſont

iettez entre leurs Maiſtres & la mort, qui ſont morts pour ſauver la vie à leurs Maiſtres: & nous faſcheroit-il de mourir avec le noſtre ? Avec combien de certitude pouvons nous dire touchant noſtre vray David, *Tu en vaux dix mille d'entre nous* : voire tu vaux un Monde d'Anges : neantmoins il eſt mort, voire mort pour nous. Qui voudroit vivre ſçachant que ſon Sauveur eſt mort, qui peut eſtre Chreſtiẽ, & ne voudroit eſtre ſemblable à luy? Qui peut eſtre sẽblable à luy, & ne voudroit mourir apres luy ? Penſez à ceci, & iugez ſi ſi tout le Monde enſemble auoit le pouuoir de nous racheter de la mort. Il n'eſt pas beſoin de vous demander ſi vous avez aimé ceux que vous avez perdus

perdus: les euſſiez-vous bien peu aimer ſans ſouhaiter qu'ils fuſſent heureux? Et euſſent ils peu eſtre heureux ſans mourir? A la verité Nature cognoit bien ce qu'elle voudroit avoir; Nous ne pouvons ſouffrir de voir nos amis miſerables par leur ſeiour, ni de les voir heureux par leur depart: Nous nous aimõs tãt nous meſmes q̃ nous ne ſçauriõs eſtre aises qu'ils tirent du gain de noſtre perte. L'excuſe de voſtre douleur eſt que ce dueil que vous portez eſt pour le regard de vous meſmes: Soit, mais comparez ces deux choſes l'une à l'autre, & voyez laquelle des deux eſt plus grande, ou voſtre perte ou leur gain. Car ſi leur advantage excede voſtre perte, prenez garde que cependant que vous demonſtrez la grandeur de voſtre amitié en

menant dueil pour eux, il n'apparoiſſe que vous n'aimez que vous meſme en eux. Ils ſont allé prendre poſſeſſion de leur eſtat, & cependant vous lamentez ; voſtre amitié eſt donc outrageuſe. S'ils eſtoyent venus à neant, ie ne vous pourroye point blaſmer, encor que vous renouvelleriez la lamentation de Rachel. Mais vous ſçavez maintenant qu'ils ſont entre des mains plus ſeures que les voſtres : vous ſçavez que celuy qui les a oſtez, eſt celuy qui a entrepris de les garder, & de les reſtituer: vous ſçavez que ce n'eſt qu'un ſommeil, q eſt mal à propos appellé Mort; & qu'il eſt autant certain qu'ils ſe reſveilleront & qu'il faut qu'ils ſe reſveillent, comme il eſt certain qu'ils ſont giſans au tombeau, & qu'alors ils ſeront beaucoup

coup plus beaux & plus glorieux que quand leurs yeux furent fermez par la mort. Que nous sert d'estre Crestiés si nous ne croyõs ce poinct? & si nous le croyons, pourquoy nous attristons nous cõme ceux qui sont sans espoir? Mais peut estre que la chose n'est point si pesante & fascheuse que la circonstance. Vos afflictions ont esté soudaines & frequentes. A peine aviez vous peu avoir quelque respit de vostre premiere perte que vous en avez senti une pire ; comme si celuy qui a envoyé l'une & l'autre ne le sçavoit pas bien ; comme s'il ne l'avoit pas fait de propos deliberé. Ses procedures semblent estre rudes; mais sont tressages & tresjustes. C'est par nostre faute qu'elles semblent autres qu'elles ne sont. Penserions-nous nous

pouvoir mieux gouverner. O quelle forcenee inſolence de Nature, qui oſe contreroller là où elle devroit admirer! Preſõptueux vaiſſeaux d'argille, qui veulent reprendre le Potier. Sa ſapience eſt-elle luy meſme? eſt-il en ſoy meſme Infini? ſon decret procede il de ſa ſapience, & cependant oſons nous murmurer? Fols vermiſſeaux que nous ſommes, penſons-nous reſiſter quand il nous marche deſſus? Et quoy vous faſchez-vous de ce qui eſtoit bon, voire le meilleur pour vous? Cela eſt le meilleur & le plus expedient pour nous, que Dieu cognoit eſtre tel, & ce qu'il fait, eſt ce qu'il cognoit eſtre tel. Ceci eſt de Dieu. Baiſez donc ſa verge en ſilence, & dõnez gloire à la main qui la gouverne. Sa volonté eſt la regle de ſes actions, & ſa bonté la

regle

regle de ſa volonté. Les choſes nous ſont bonnes, parce qu'il les veut. Il les veut, parce qu'il les trouve bonnes. Le but de ſon intention en voſtre affliction ſi grande eſt voſtre gloire. Ce n'eſt pas grande louange de ſçavoir traguaiter une petite eau: mais de ſçavoir bien ſingler & fendre les vagues enflees en haute mer, eſt un teſmoignage, & loüange de noſtre force & experience. Ce n'eſt point une victoire que de ſurmonter une affliction foible & aiſee. Ces grands maux ont des couronnes correſpondantes à leur difficulté. Luictez une fois & remportez une benediction: portez patiemment ceſt perte, & vous verrez qu'un iour vous triompherez par le gain que vous aurez: laiſſez les allegrement à Dieu, & vous ioüirez de Dieu

avec eux en gloire.

EPIST. X.

A.M.I.A.Marchand.

Contre l'affliction procedante des pertes mondaines.

IL m'eſt plus convenable de commencer par la reprehenſion que par le conſeil : car que veut dire ceſte foible deffiance? Si vous continuez en icelle vous me ferez douter ſi c'eſt à un Chreſtien, ou non que i'eſcris. Vous avez perdu voſtre cœur avec vos richeſſes ; comment ne craindrois-ie que ce Mammõne fuſt voſtre Dieu : & que de là eſt venue la ialouſie de Dieu, en l'eſlongnãt de vous, d'où ſont procedees vos larmes immodereespour l'avoir

'avoir perdu. Si ainsi est: Dieu ne vous eust pas aimé, s'il ne vous eust rendu pauvre. La perte est vn advantage pour aucuns: vous n'eussiez peu estre ensemblémẽt ainsi riche & homme de bien. Or est-il que le ciel, qui auparavant vous estoit fermé, vous est maintenant ouvert, au lieu que vous n'y eussiez iamais peu avoir entree estant chargé de ce fardeau d'iniquité. Si vous faites sagemẽt vostre proffit de vostre affliction, vous trouverez que vous avez changé le Monde à Dieu, un peu de terre & de poussiere au Ciel. A la miene volonté que ma perte, & douleur fust tousiours telle quand ie me plains.

Mais vous eussiez peu (dites vous) garder l'un & l'autre ensemble. L'estomach qui se purge doit estre contẽt de quitter quel-

que bon aliment, afin de ſe pouvoir delivrer des humeurs plus mauvaiſes. Dieu, qui le cognoit bien, a veu que vous ne pourriez adherer à luy avec tant de fermeté, tandis q̃ vous auriez l'une de vos mains attachee au monde. Vous voyez que pluſieurs ſe rendent pauvres de leur propre gré, & pourquoy ne pouvez-vous eſtre content que Dieu vous appauvriſſe ? Si Dieu euſt requis leur pauvreté, il l'euſt commandee ; s'il n'euſt pas requis la voſtre, il ne l'euſt pas cauſee. C'eſt une grande honte à un Chreſtien de voir qu'un Philoſophe Payen ſe rit de ſon propre naufrage, & ſe deſeſperer ſoy-meſme, comme ſi toute ſa felicité eſtoit embarquee avec ſes moyens. Quel deſdain devrions nous concevoir de penſer cõme vn Payen ſe moc-

se mocque de nostre ignorance, ou de nostre impuissance : ignorance si nous mettons les choses terrestres à trop haut prix; impuissance, si nous les aimons plus qu'il ne faut. La crainte qu'on a de quelques maux est pire que la souffrance d'iceux. Pour en dire ingenuement ce qui en est, ie n'ay iamais peu voir en quoy la pauvreté ait merité vn si rude iugement. Elle retranche la delicatesse de la nourriture, la mollesse du logement, la luxure des habits & ornements, & peut estre porte avec soy le mespris: cela est le pire, & le tout, qui soit en elle. Mais considerez la maintenant du meilleur costé : voyez comme les pauvres sont accompagnez d'une seure tranquillité, d'un bon repos, ont vn bon appetit, & des resiouissances libres;

n'eſtans aſſaillis par la crainte, par les ſoucis, par le ſoupçon, ni incõmodez par l'exces, ni agitez par aucun meſcontentement. Si i'eſtois luge ma langue ſeroit injuſte, ſi ie permettois que la povreté s'en allaſt deſolee. Ie ne peux voir comment les maux qu'elle apporte pourroyent eſtre accomparez à ceux qu'elle chaſſe; comment les incommoditez, qui la ſuivent pourroyent s'eſgaler aux benedictiõs qui l'accompagnent. Qu'avez-vous perdu ſinon des faux amis, des miſerables conſolateurs? Ils ne vous euſſent pas quitté autrement. O foibles & incõſtans appuys dõt les vents vous ont peu priver! Il n'y auroit point ici de mal ſi voſtre ſouci ſe pouvoit perdre avec eux; & c'eſt voſtre faute s'il ne ſe pert auſſi. Soyez plus affligé pour voſtre

faute

faute que pour vostre perte. Si vostre negligence, vos friuoles & luxurieuses despẽses eussent empiré vostre estat, puis Satan vous eust appauvri ; i'eusse voulu aggraver vostre douleur, pour vos pechez nõ pour vostre affliction. Mais puis que maintenant les vents & les eaux l'ont fait cõme officiers de leur Createur, pourquoy ne diriez-vous avec moy, comme moy avec Iob, *l'Eternel l'a osté.* Servez vous bien de vostre perte, & vous trouverez que l'affliction que Dieu vous a envoyee est une benediction. Et quand elle seroit pire que le monde ne l'estime, ne pensez point pourtant à ce que vous sentez, ains à ce que vous meritez. Vous ne vous cognoissez pas vous mesmes, si vous ne confessez que Dieu vous favorise par ce coup de fouët. Cõ-

bien qu'il vous auroit deſpouillé de choſes meilleures, & vous auroit affligé de choſes piresvous devriez touſiours recognoiſtre en cela une juſtice miſericordieuſe: Si vous vous faſchez maintenant d'une douce correction, vous meritez qu'il uſe de ſeverité enuers vous Donnez vous garde de la ſuivãte ſi vous murmurez & vous deſpitez contre ceſte cy. Ce que vous ſouffrez n'eſt comme rien: qu'y a-il qui ſe puiſſe mieux eſlongner de nous que ces biens de l'eſtat exterieur de l'homme? Voſtre ſanté, ou voſtre ioye n'en doit pas eſtre moindre pour l'amour d'eux. Or ſi vous approchez plus l'affliction de vous, que celuy qui l'envoye, & ſi d'un mal eſtrãger vous en faites un domeſtique, ſi cependant que Dieu viſite voſtre eſtat vous attirez le

mal